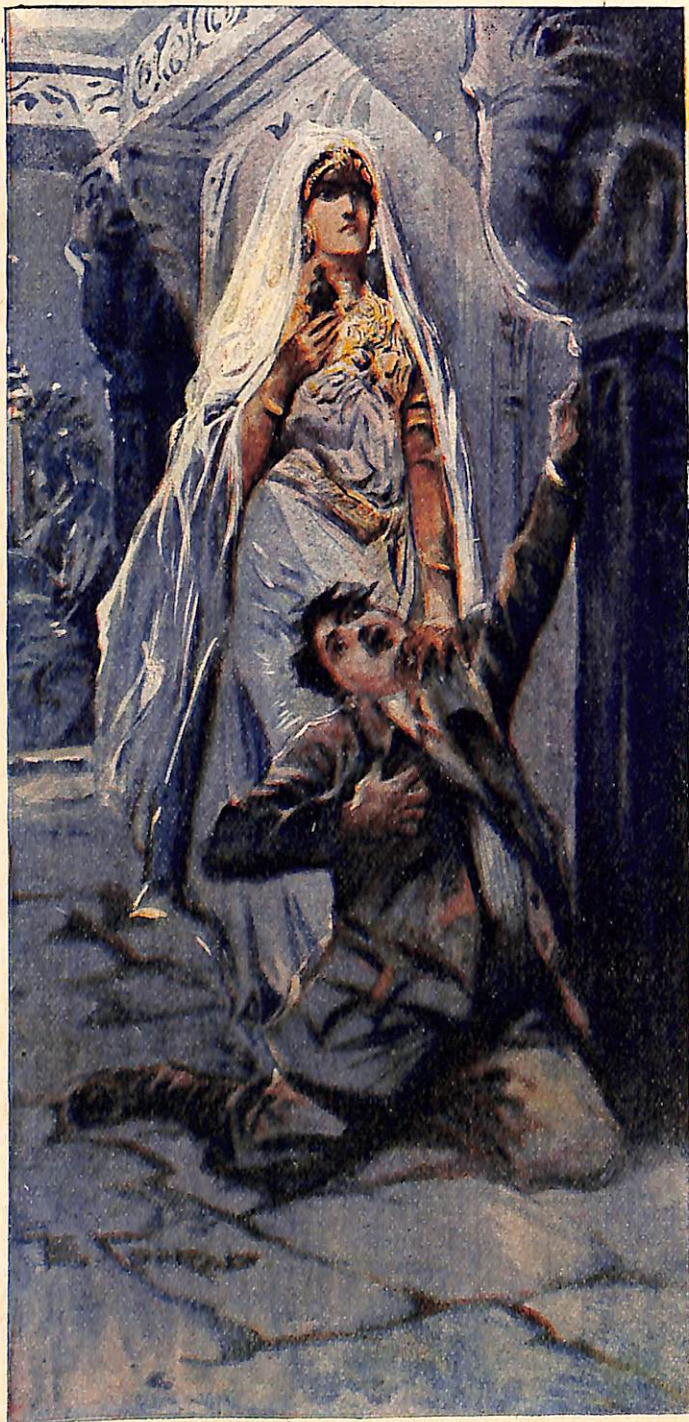


Journal des Voyages

DEUX RÉCITS TRAGIQUES



DANS LES MAINS
INVISIBLES

Par R. THÉVENIN



L'ÉVASION DU
CITOYEN PRIEUR

Par G. LE FAURE

Prix des Abonnements

TROIS MOIS

Paris, Seine et S.-et-O. 2 50
Départ. et Colonies. 2 50
Etranger. 3 fr.

SIX MOIS

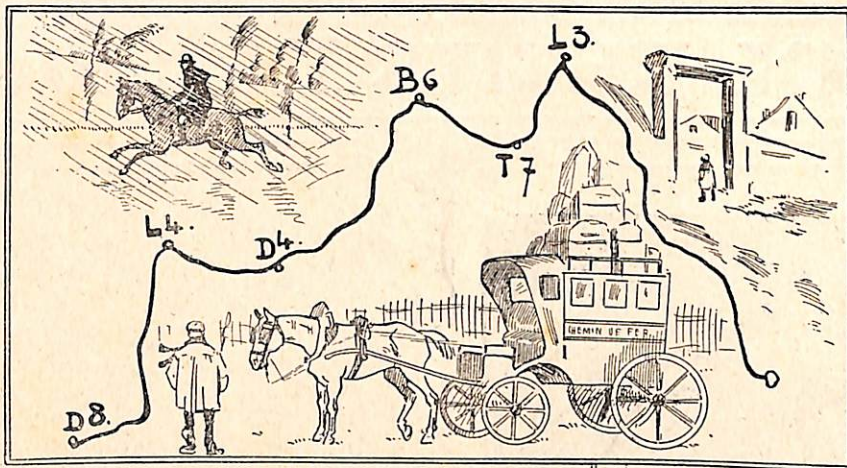
Paris, Seine, S.-et-O. 4 fr.
Départ. et Colonies. 5 fr.
Etranger. 6 fr.

UN AN

Paris, Seine, S.-et-O. 8 fr.
Départ. et Colonies. 10 fr.
Etranger. 12 fr.

Le montant de l'abonnement doit être adressé par mandat-poste ou mandat-carte à M. le Directeur du Journal des Voyages, 146, rue Montmartre, Paris. Les paiements en timbres-poste sont acceptés mais en timbres français seulement.

CONCOURS DE SEPTEMBRE



LES VOYAGEURS DE COMMERCE

A nos nouveaux lecteurs désireux de prendre part à cet attrayant concours, nous pourrions adresser franco les numéros dans lesquels ont paru les deux premières séries des « Voyageurs de Commerce ». Pour recevoir ces numéros, il leur suffira d'envoyer sous enveloppe affranchie la somme de 0 fr. 30 en timbres français au Directeur du Journal des Voyages, 146, rue Montmartre, Paris.

TROISIÈME SÉRIE

Les cinq placiers d'une grande maison de commerce de Paris ont quitté la capitale, se rendant dans cinq directions différentes pour visiter la clientèle de province. Le dessin ci-dessus représente le tracé de la ligne ferrée parcourue par le troisième placier. Sachant que sur ce tracé, les villes où il doit s'arrêter sont indiquées par l'initiale de leur nom suivie d'un chiffre représentant le nombre de lettres à ajouter pour reconstituer ce nom, vous parviendrez aisément à nous dire quelles sont les villes en question.

Ce concours comporte cinq séries. Les solutions de ces cinq séries devront nous parvenir, ensemble et sur une seule feuille, au plus tard le lundi 9 Octobre, accompagnées d'une bande d'abonnement ou des 5 bons de concours publiés à la dernière page des numéros 770 à 774. Elles seront adressées à M. Henri BERNARD, « Journal des Voyages », 146, Rue Montmartre, Paris, (2^e). Le palmarès et les solutions paraîtront le 12 Novembre. Aucune correspondance étrangère aux concours ne doit être adressée à M. H. Bernard.

MARCHE A SUIVRE

NOS PROCHAINS RÉCITS

Est-il plus brillant ensemble que celui que nous offrons à nos lecteurs ! En même temps que se poursuivent les romans d'Henry LETURQUE et de Jules LERMINA, voici que nous commençons deux émouvantes nouvelles signées de Georges LE FAURE et René THÉVENIN. Et nous pouvons, en même temps, annoncer pour paraître d'ici peu :

UN ROMAN

de

Louis Bousсенard

qui complètera brillamment la merveilleuse trilogie qu'avait entreprise le célèbre écrivain, avec ses précédents romans historiques : *Le Zouave de Malakoff* et *Tambour battant* !

UN ROMAN

de

Paul d'Ivoi

qui, par sa fantaisie et son entrain endiable, apportera une note d'une gaieté toute particulière, dans cet incomparable ensemble d'œuvres inédites.

UN ROMAN

du

Capitaine Danrit

qui aura un gros intérêt d'actualité, et captivera non seulement ceux d'entre nos lecteurs que passionne l'aviation, mais aussi tous ceux qui aiment les audacieuses aventures.

NOTRE NOUVELLE PRIME

Pour remercier nos abonnés de leur confiance et de leur fidélité, pour rendre plus étroits les liens de sympathie qui les attachent à leur cher journal, nous avons pris l'habitude de leur offrir d'intéressantes primes. L'an dernier c'était l'album des RECORDS DU MONDE qui obtint auprès d'eux tous un succès sans précédent. Toujours en quête de nouveau et toujours prêts, pour satisfaire notre public, à de nouvelles générosités, nous préparons en ce moment une

PRIME SENSATIONNELLE

d'une grosse importance.

Renouvelant la faveur que nous avons déjà accordée il y a un an, nous avons décidé que cette prime, malgré sa valeur, serait

OFFERTE GRATUITEMENT A TOUS NOS ABONNÉS même de trois mois, à condition qu'ils renouvellent leur abonnement dès le 1^{er} Octobre ou le 1^{er} Novembre. — Nous dirons en tête de nos prochains numéros quel sera l'intérêt véritablement exceptionnel de cette prime originale et séduisante.

EN raison de l'importance de l'échéance de fin septembre, nous ne saurions trop engager nos abonnés dont l'abonnement approche de sa date d'expiration à le renouveler sans attendre l'avis qu'ils ont l'habitude de recevoir. Nous leur recommandons également, pour simplifier nos recherches et faciliter l'inscription du nouvel abonnement, de joindre à leur lettre une des dernières bandes-adresses sous lesquelles leur journal leur est envoyé chaque semaine.

Voir ci-dessus les conditions d'abonnement. En raison des frais de recouvrement qu'ils nous occasionnent, les abonnements dont le montant est perçu par la poste au domicile de l'abonné ne donneront pas droit à la prime annoncée ci-contre.

EN outre de la prime annoncée ci-contre, nous continuerons d'offrir chaque mois, à titre de prime gratuite à tous nos lecteurs, abonnés et simples acheteurs au numéro, notre attrayant

Supplément mensuel

LA VIE D'AVENTURES dont les prochains numéros seront particulièrement captivants.

Paraîtront dans

LA VIE D'AVENTURES

En Octobre,

L'Homme du Phare de Krishna

par Maurice CHAMPAGNE

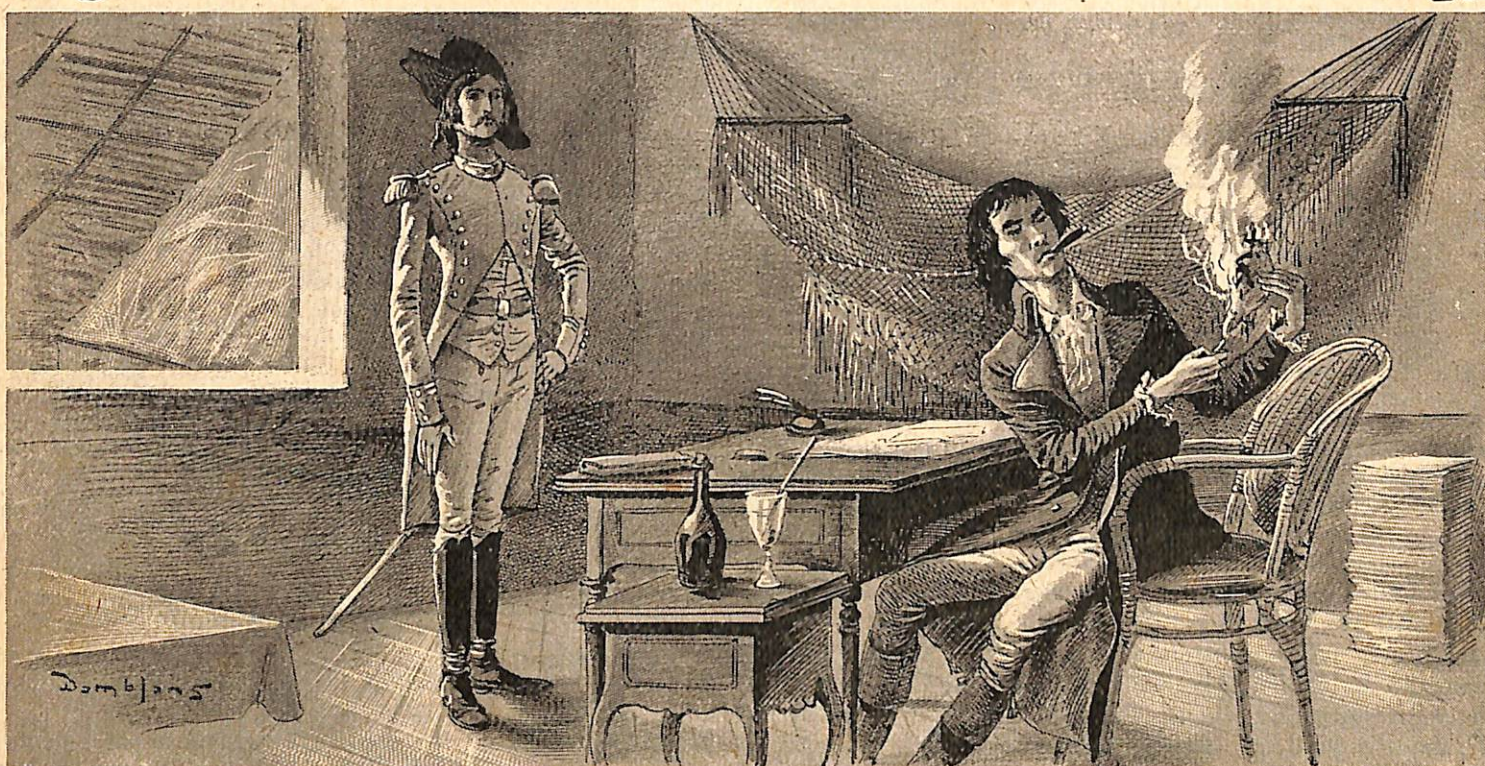
En Novembre,

La Conquête du Ranch 22

par Pierre LECOMTE du Noüy

En Décembre,

Celui qui rôdait dans la forêt... par René THÉVENIN



DANS L'ENFER DE LA GUYANE

L'Évasion du Citoyen Prieur

CHAPITRE I

Le déporté de la « Décade »

par
GEORGES LE FAURE

MOLLEMENT allongé sur le hamac qu'il avait fait tendre en travers de son cabinet de travail, le citoyen Caligula Ferret, secrétaire particulier du citoyen Jeannet, commissaire civil du gouvernement de la République française pour la Guyane, faisait la sieste.

Par la fenêtre, grande ouverte sur la mer, et qu'un store épais protégeait des rayons du soleil, venait une brise assez forte qui rafraîchissait la pièce. Sur un plateau disposé à portée de sa main, un verre d'eau aux trois quarts plein de rhum et de citron pressé attendait l'eau qui se glaçait dans un alcazars se balançant à l'extrémité d'une ficelle, en plein courant d'air.

Et le citoyen Ferret était tellement accablé de fatigue, sans cependant avoir rien fait depuis l'aube, que sa main pendait languissamment, hors du hamac, incapable de porter à ses lèvres le cigare qui se consumait tout seul, répandant par la pièce un parfum délicieux.

La porte, s'ouvrant, le tira de sa torpeur et languissamment il balbutia au nègre qui se présentait :

« Ah ! c'est toi, César ? Le citoyen commissaire est-il donc arrivé déjà au palais ? »

— Non, citoyen secrétaire. Ce sont des lettres qui viennent par le courrier hollandais.

— Bien, mets-les sur le bureau ; je verrai cela après la s'este. »

Et le citoyen Ferret laissa retomber sa tête sur le hamac, où il reprit sa rêverie paresseuse, tandis que son « officieux » noir

sortait discrètement sur la pointe des pieds.

Rêveur et nonchalant, tels étaient les deux caractères distinctifs du secrétaire du commissaire général de la Guyane.

Il était en outre ambitieux ; et c'était pour servir cette ambition, justifiée nullement d'ailleurs par son mérite, qu'il avait accepté de s'exiler pendant une couple d'années dans le Sud-Amérique.

Son oncle, le favori des clubs, et au mieux avec les puissants du jour, avait estimé cet exil indispensable à l'avancement rapide d'un neveu de médiocrité déplorable ; d'autant plus que le poste auquel il l'avait fait nommer empruntait aux circonstances une importance considérable qu'à première vue il ne paraissait point avoir.

Les événements de Fructidor, la loi de déportation qui en avait été la conséquence faisaient de la Guyane un enfer où devaient peu à peu être anéantis les vaincus.

Loi de douceur, avaient prétendu les vainqueurs ; mais en réalité plus barbare que la fusillade de la plaine de Grenelle ou la guillotine de la place de la Nation.

Au citoyen Jeannet, satan de cet enfer, il fallait un suppôt digne de lui et le citoyen Caligula Ferret avait toutes les qualités requises par l'emploi.

Quoique jeune — il était à peine âgé de vingt-cinq ans — il possédait un fond de cynisme, d'impassibilité, de cruauté qui légitimait complètement les rapports élogieux adressés par son supérieur aux autorités de la métropole.

Par ses soins, la triste vie réservée aux condamnés devenait plus triste encore ; privés non seulement de tout le confortable, mais même de tout le nécessaire, ils mouraient après avoir traîné des jours misérables, ayant laissé aux mains de leurs insatiables bourreaux tout ou partie du modeste pécule emporté par eux de France.

C'était pour Jeannet et pour son secrétaire un moyen de s'enrichir, tout en servant les rancunes et les haines de leurs protecteurs.

Mais, comme on l'imagine sans peine, dans cette curée, le commissaire général se réservait la plus grosse part et Ferret devait se contenter des miettes que daignait lui abandonner son chef.

Aussi, attendait-il en rongant son frein qu'une occasion se présentât de satisfaire d'un coup son ambition.

Quand et sous quelle forme se présenterait-elle ? Il l'ignorait ; mais ce qu'il savait bien, par exemple, c'est que le jour où elle s'offrirait à lui, il ne la laisserait pas échapper.

Seulement, en attendant que ce jour se décidât à luire, le citoyen Ferret passait sa rancœur sur les malheureux que leur mauvaise fortune faisait tomber sous sa coupe.

Pour la seconde fois, le noir César fit son apparition.

« Encore ! bougonna Ferret.

— Tu excuseras, citoyen ; c'est le citoyen Villeneuve, capitaine commandant la *Décade*, qui demande à être reçu par le citoyen

commissaire général, ou, à son défaut, par toi.

— La *Décade*! grogna le secrétaire en étirant les bras.

— Une frégate venant de France et arrivée hier sur rade, citoyen secrétaire, » fit une voix rude.

Ferret sursauta en voyant, arrêtée sur le seuil de la porte, une silhouette d'homme revêtu d'un vague uniforme militaire.

« Entre, citoyen capitaine, fit Ferret, en se tirant à contre-cœur de son hamac, entre et explique-toi. »

Traînant ses pieds sur la natte qui couvrait le plancher, il gagna le fauteuil d'osier placé devant sa table de travail et s'y étendit.

« Je prends un siège, si tu permets, citoyen, fit le visiteur en saisissant une chaise, sur laquelle il se campa cavalièrement à califourchon. Et maintenant voici : j'ai quitté Rochefort, il y a quatre-vingt-treize jours avec un chargement de condamnés à destination de la Guyane; j'ai dû jeter l'ancre, par suite du manque d'eau, à l'Enfant-Perdu. Il s'agit d'envoyer des embarcations pour débarquer les condamnés.

— Combien sont-ils?

— Deux cent soixante-quinze, y compris cinquante-cinq malades, dont l'envoi immédiat à l'hôpital s'impose.

— A l'hôpital! s'exclama Ferret en levant les bras au ciel. Ah ça! plaisantes-tu, citoyen commandant? Les lits sont rares et nous les réservons pour les bons citoyens, fidèles amis du gouvernement.

« Quant aux coquins dont tu viens empoisonner la colonie, leur place est toute marquée dans les camps dressés à leur intention sur les rives du Counanama. »

Il ajouta avec un sourire qui fit grimacer ses joues plates et glabres :

« Précisément, il y a eu beaucoup de déchets dans la précédente expédition, celle qui nous fut portée par la *Charente*. Grand nombre de cases sont vides de locataires que tes passagers pourront garnir. »

Le commandant avait écouté ces paroles cruelles avec une impassibilité prudente; quand son interlocuteur eut fini, il inclina la tête, déclarant :

« A dater de cet instant, ma mission prend fin. Si tu veux bien signer ce papier... c'est le reçu de mes prisonniers. »

Ferret apposa sa signature au bas du reçu; puis il agita une sonnette qui fit accourir César.

« Quel est l'officier de garde au palais? interrogea-t-il.

— Le lieutenant Dubreuil. »

Une lueur amusée brilla dans la prunelle du secrétaire qui ordonna :

« Fais-le venir.

— Je retourne à mon bord, » fit le capitaine en se dirigeant vers la porte.

Puis, soudain, revenant sur ses pas :

« Fou que je suis ! Où ai-je la tête ! s'exclama-t-il en fouillant dans la poche de son habit de laquelle il tira une lettre. J'ai ce pli à te remettre de la part du citoyen Victor Marchand de l'Aisne.

— Mon oncle !

— Lui-même; il m'a recommandé de te remettre ceci en grande confiance.

« Voici ma commission faite. A l'avantage de te revoir. »

Ferret n'avait pas attendu que son interlocuteur eût quitté la pièce pour ouvrir le pli que fermaient cinq respectables cachets de cire rouge et en prendre connaissance.

Il était plongé dans sa lecture, qui paraissait vivement l'intéresser, quand la porte s'ouvrit, livrant passage à un jeune homme de martiale tournure, vêtu d'un uniforme de toile, de coupe militaire et que coiffait un feutre à plumet tricolore.

Un grand sabre soutenu à un ceinturon de cuir fauve, une paire de pistolets passés dans sa ceinture, complétaient sa tenue.

Le visage était empreint d'une grande franchise; la prunelle regardait droit et la bouche, d'un dessin grave, traduisait le sérieux et la loyauté du caractère.

« Tu m'as fait demander, citoyen secrétaire? interrogea-t-il.

— Oui, attends un moment, citoyen lieutenant, » dit Ferret en poursuivant sa lecture, qui décidément l'intéressait fort.

A chaque instant, ses lèvres se plissaient dans un sourire satisfait, tandis qu'à travers ses cils abaissés filtrait une lueur mauvaise.

Voici en effet ce que contenait la missive :

« Mon cher neveu, par la *Décade*, dont le capitaine te remettra le présent billet, arrivera à Cayenne un certain citoyen Antoine Prieur, ci-devant député à la Constituante, que je recommande tout particulièrement à ta vigilance. Outre qu'il a trempé dans le complot de ces coquins du 18 fructidor, il a fait preuve au cours de ces tristes événements d'une opiniâtreté dans le crime, qui le voue à la haine des honnêtes gens; sa vie est une honte pour l'humanité et sa mort délivrerait le gouvernement d'une perpétuelle crainte, car même à distance, même à travers les mers, il est à craindre que son influence ne se fasse sentir ici, d'où la faiblesse magnanime du Directoire n'a point extirpé tous les éléments de désordre.

« Tu peux donc, en cette circonstance, beaucoup pour la sécurité de la République qui ne se montrera pas ingrate envers ceux qui l'auront servie avec intelligence et fidélité.

« Mais ce n'est pas tout; à moi personnellement tu peux être utile et je pense que tu t'y emploieras de tout ton pouvoir : le citoyen Prieur, possesseur d'une grosse fortune qui lui vient de l'acquisition des biens nationaux, a une fille délicieuse dont j'ai la folie d'être épris; elle ne m'a jusqu'à présent marqué qu'une indifférence méprisante dont j'enrage et que je veux vaincre par le moyen de son père. Quand je lui aurai démontré que le sort de celui-ci dépend de son attitude à mon égard, elle en changera, j'imagine; mais il faut pour cela que la correspondance du citoyen Prieur lui en démontre l'urgence et l'indispensabilité.

« Je n'ai pas besoin d'insister davantage sur ce point; à toi de t'arranger de façon à

ce que cette correspondance soit telle qu'il m'est bien oin.

« Sois intelligent et tu n'auras pas obligé un ingrat.

« Ton bien affectionné oncle : Joseph Marchand.

« P.-S. Quand tu seras bien imprégné du sens de cette lettre, tu la détruiras, car il est inutile de laisser trace de nos épanchements de famille. »

Une seconde fois, Ferret relut la missive; puis il inscrivit sur une fiche le nom d'Antoine Prieur; après quoi il battit le briquet, enflamma l'amadou auquel il alluma son cigare, mit le feu au pli de l'oncle Marchand, qu'il regarda se consumer lentement jusqu'à la dernière parcelle.

Seulement alors, il parut se souvenir de la présence de l'officier qui, toujours immobile, attendait, figé dans une attitude militaire, que le citoyen secrétaire daignât enfin s'occuper de lui.

« Tu m'excuseras, citoyen lieutenant, de t'avoir négligé pendant si longtemps, mais le service de la République... »

Un geste vague termina la phrase, puis : « La frégate *La Décade*, mouillée hier à l'Enfant-Perdu », nous amène un nouveau chargement de brigands; tu vas prendre les dispositions nécessaires pour qu'on puisse les mettre à terre, sans danger de révolte ou d'évasion.

— S'ils sont dans le même état que ceux amenés, il y a quelques mois, par la *Charente* je crois bien, citoyen secrétaire, pouvoir t'assurer par avance que tes craintes sont vaines.

— Là n'est point la question, déclara sèchement Ferret. Je t'ai mandé pour te donner les instructions du Directoire et non pour écouter tes appréciations; donc, tu vas t'entendre avec les commandants des goëlettes *Victoire* et *Aigle* que je charge de transborder les condamnés, pour que ce transbordement ait lieu dans les conditions de sécurité les plus absolues.

« Tu me réponds des prisonniers sur ta tête?

— Je connais mon devoir, citoyen secrétaire.

— Je te sais bon soldat; mais je te sais aussi, malheureusement, enclin à des idées d'humanité qui ne sont pas de saison avec des brigands de l'espèce dont s'agit. Donc, fais ton devoir, ton devoir strict, et exécute sans commentaire la consigne que je te donne.

— Il n'y a point d'instruction particulière concernant certains des passagers? »

Cette dernière expression eut le don d'irriter Ferret, dont les sourcils se contractèrent légèrement.

« Les condamnés — et il insista particulièrement sur ce terme — les condamnés dont tu trouveras sur cette liste les noms précédés d'une croix méritent une surveillance spéciale, en raison de leur dangereux état d'esprit.

« Ceux-là seront à expédier de suite au camp du Counanama. »

En parlant, le secrétaire consultait la liste que lui avait remise le capitaine de la

Décade; après avoir précédé d'une double croix le nom d'Antoine Prieur, il marquait également d'une croix certains autres noms, de façon à masquer l'arbitraire de son indication première.

« Mais, objecta le lieutenant, je te ferai observer, citoyen secrétaire, que l'état d'insalubrité de Couanama, où sont morts tant de passagers de la *Charente*, avait fait décider que jusqu'à nouvel ordre...

— Eh bien ! le voici, le nouvel ordre, interrompit brutalement Ferret, c'est celui que je te donne de conduire à Couanama, aussitôt débarqués, les condamnés dont voici les noms. »

Puis sèchement :

« Tu peux disposer, citoyen lieutenant, je n'ai plus rien à te dire. »

L'officier salua d'un geste raide et pivota sur ses talons.

Une fois hors de la pièce, il poussa un soupir profond qui disait toute sa lassitude et tout son dégoût.

Depuis longtemps il en avait plein le dos, du métier de geôlier, quelquefois même de bourreau, qu'on lui imposait.

Combien de fois lui avait-il pris une envie folle d'arracher ses épaulettes, de briser son sabre et de retourner à la vie civile !

Mais qu'y eût-il fait ? Quelle carrière eût-il pu embrasser, du jour au lendemain, assez rémunératrice pour lui permettre d'assurer l'existence d'une mère et d'une sœur dont il était le seul soutien ?

S'il s'était résigné à accepter ce poste si loin de la mère-patrie, privé de toutes ses affections et renonçant à ses rêves de gloire, c'est que la double solde qui lui était allouée donnait aux deux chères créatures dont il avait la charge un peu plus de confortable, en même temps qu'elle permettait de constituer une maigre dot à la petite sœur, bientôt en âge de se marier.

La mort prématurée d'un père adoré avait fait de lui un chef de famille et avec une vaillance, une abnégation méritoires le jeune homme avait accepté les devoirs du rôle nouveau que lui départissait la Providence.

Mais, en partant pour la Guyane, il était loin de supposer les rancœurs, les révoltes auxquelles il devait être en proie.

Ah ! s'il avait pu se douter !...

Mais comment lui fût-il venu à l'esprit que les haines politiques seraient susceptibles de transformer en épouvantables bourreaux les adversaires de la veille, ceux-là mêmes qui, conservant au milieu de l'ivresse du triomphe tout leur sang-froid, toute leur magnanimité, réclamaient du gouvernement cette loi de déportation, « toute de douceur et d'humanité, destinée, moins à châtier qu'à permettre à des collègues momentanément égarés de méditer dans la solitude et de revenir à une plus saine compréhension de la situation ».

Au lieu de cela, qu'avait-il vu depuis quinze mois qu'il avait mis le pied sur le sol de la Guyane ? Une série ininterrompue d'atrocités et morales et physiques qui, en peu de temps, avaient conduit au tombeau les malheureux vaincus de Fructidor.

Qu'étaient devenus les passagers de la *Charente*, de la *Victoire* ?

Leurs ossements peuplaient les cimetières, ou bien leurs lamentables corps agonisaient dans les bouges, pompeusement décorés du nom d'hôpitaux.

Seuls avaient survécu ceux dont l'énergie avait su résister aux persécutions des hommes et aux atteintes débilitantes, démoralisatrices d'un climat meurtrier, et qui avaient réussi à gagner, par une évasion audacieuse, le territoire de la Guyane hollandaise.

De ceux-là était Pichegru, dont l'évasion toute récente avait poussé au paroxysme la fureur des représentants de l'autorité.

Jeannet, depuis ce temps, ne décollerait pas, non plus que son farouche secrétaire ; et c'était à qui des deux s'ingénierait le plus à torturer les infortunés que leur faiblesse physique ou morale avait retenus dans cet enfer.

Mais en dépit de toute leur rage, ces deux suppôts du pouvoir central ne pouvaient s'opposer à ce que la mort leur arrachât leurs victimes ; les rangs de ces dernières s'éclaircissaient à vue d'œil et il était temps que la *Décade* leur apportât son chargement de chair à torture, car ils allaient manquer de besogne.

Et l'officier se demandait si la Providence n'aurait pas mieux marqué sa bienveillance et son esprit de justice envers ces malheureux, en faisant se perdre dans un naufrage corps et biens la frégate *La Décade*, ou encore en la faisant tomber au pouvoir des Anglais.

Les prisons britanniques, en dépit de toute leur rigueur, eussent été pour les « passagers » un séjour paradisiaque, en comparaison de celui qui les attendait dès leur débarquement.

Et il fallait que ce fût lui qui eût la charge de les surveiller et de les conduire à destination.

Cet « honneur » lui était imposé par Ferret, auquel il avait eu l'imprudence, dans un moment d'impatience et de dégoût, de découvrir ce qui se passait en lui.

L'autre n'avait rien dit, car sans doute y avait-il dans le dossier du jeune officier quelque note d'un puissant du jour le recommandant à ses supérieurs, et le jeune secrétaire du citoyen Jeannet était trop politique pour risquer de s'aliéner jamais la moindre sympathie utile.

Mais, sous couleur de témoigner à l'officier le soi-disant intérêt qu'il lui portait, il ne négligeait aucune circonstance propre à le mettre en évidence et à le désigner à l'attention bienveillante de ses chefs.

S'agissait-il de commander une tournée d'inspection dans l'intérieur des terres... pour s'assurer de l'état d'esprit des déportés, ou d'escorter l'un d'eux de sa résidence à Cayenne ou vice versa, ou encore de se lancer à la poursuite d'un fugitif, c'était au lieutenant Dubreuil qu'était réservé l'honneur de ces différentes missions.

Et nous devons dire que, parmi ses camarades, nul ne le lui enviait, car il n'y avait à en retirer comme bénéfices que quelque

fièvre maligne, quelque morsure de fauve ou de serpent, ou quelque mauvais coup de la part des indigènes.

Et Dubreuil supportait tout cela avec résignation, songeant qu'à la fin du mois il pourrait faire tenir tout ou partie de sa solde à sa mère et à sa sœur.

Seulement, une mélancolie noire l'envahissait peu à peu et il voyait avec terreur venir le moment où son indignation finirait par triompher de toute sa sagesse et où, malgré lui, sa colère éclaterait.

Qu'arriverait-il alors ? Il n'osait y songer.

(A suivre.)

GEORGES LE FAURE.

GASTRONOMIE CONGOLAISE

Bras Humain



mangé deux fois

z z z

Le directeur d'une factorerie du Congo avait tué un jour un superbe caïman qui ne mesurait pas moins de sept mètres de la tête à l'extrémité de la queue. En ayant fait cadeau aux noirs qu'il employait comme travailleurs, il eut la curiosité d'assister au dépeçage de ce gibier, opération toujours curieuse, parce que l'on trouve fréquemment dans l'estomac de cet animal vorace les objets les plus inattendus.

Cette fois on en vit sortir, entre autres choses, un bras humain que le crocodilien avait récemment englouti et dont les chairs étaient dans un assez bon état de conservation.

Le directeur de la factorerie ne voulut pas que ce débris humain fût rejeté dans le fleuve et il ordonna de l'enterrer.

Mais quelle ne fut pas sa surprise quand, se promenant le soir au milieu des cases du village, il aperçut au-dessus d'un foyer qui flamboyait en plein air, le membre humain embroché dans une baguette et rôtissant sur la surveillance attentive de ceux qui l'avaient trouvé le matin ?

L'Européen n'avait pas songé que c'était là un morceau bien tentant pour des noirs et lorsqu'il voulut leur enlever cette proie qui avait déjà une première fois satisfait la glotonnerie du caïman et dont ils comptaient se régaler à leur tour, ce fut comme s'il eût voulu arracher un os à une bande de chiens affamés. Il dut y renoncer, et l'un des noirs lui lança cette apostrophe que l'on serait presque tenté de trouver sensée :

« Quand le blanc mange de la viande, est-ce que nous nous occupons de lui ? Pourquoi vient-il nous prendre la nôtre ? »

Le capitaine Deschamps, qui rapporte cette anecdote gastronomique, laquelle serait digne de figurer dans un Manuel de l'art d'accommoder les restes, nous apprend aussi que, dans certaines régions du Congo, quand on destine un prisonnier ou un esclave à servir de pièce de résistance dans un festin, on a le soin de lui briser les bras et les jambes trois jours d'avance et de plonger le reste du corps jusqu'aux aisselles dans un étang voisin où la victime trouve la mort sans qu'on ait à prendre la peine de la lui donner.

La chair humaine traitée de cette façon est, paraît-il, beaucoup plus savoureuse.

Il est, dès lors, permis de supposer qu'un bras humain, macéré dans l'estomac d'un caïman, devait être un morceau de choix.

G. REGELSPERGER.

Chez les Guerriers de l'Himalaya

Le Souverain du Népal en voyage

Si vous exigez tous les noms de l'auguste personnage portraicturé sur cette page, je vous le présenterai officiellement : c'est Sa Majesté Maharaja-Dhiraj Prithvi Bir Bikram-Shamsher Jang Bahadur Shamsher Jang, un des souverains du continent asiatique, qui a su conserver à son royaume une indépendance absolue.

Il se peut que, parmi nos lecteurs, plusieurs ignorent la situation exacte de ce royaume.



Dans ses déplacements ce personnage est suivi de ses ministres; l'un porte son sceptre, l'autre son narghileh et le troisième l'abrite sous un grand parasol.

Précisons donc qu'il est limité au Nord par le Tibet, à l'Est par le Sikkim, au Sud et à l'Ouest par l'Inde Britannique.

Sa population, qui n'a jamais été recensée, se compose approximativement de cinq millions d'âmes, ce qui le rend, numériquement parlant, plus important que certains royaumes européens.

La race principale est celle des Gurkhas, terribles petits guerriers qui inspirèrent longtemps la terreur à toutes les populations environnantes. En 1790, ils conquièrent le Tibet, d'où la Chine ne les chassa qu'au prix d'une longue et laborieuse expédition.

Vingt-quatre années plus tard, ils eurent maille à partir avec les Anglais; mais la paix intervint (2 décembre 1815) avant que les Gurkhas eussent essuyé une défaite décisive. Actuellement, ils satisfont à leur humeur belliqueuse en allant s'engager sous les drapeaux britanniques, et ils forment les meilleurs régiments de l'armée des Indes. Petits, trapus, infatigables, bons

tireurs, ils sont redoutés des Hindous, qu'ils méprisent.

Nos photographies furent prises l'an dernier à Pékin, où le maharajah était en visite. Si le lecteur jette un coup d'œil sur la carte de l'Asie, il supposera avec raison qu'il est plus facile de se rendre de Paris à Pékin que du Népal dans le Nord de la Chine. A vol d'oiseau, le premier trajet est dix fois plus long. Mais comment comparer aux rubans d'acier du Transsibérien les détestables routes de la Chine méridionale?

On se demande donc ce que le Roi des Gurkhas allait faire chez le fils du Ciel. L'explication jette un jour pittoresque sur les relations qui existent entre ces deux monarchies asiatiques.

Nous avons dit plus haut que le Népal conquiert le Tibet en 1790, et qu'il en fut chassé par les Chinois. Ceux-ci ne consentirent à faire la paix qu'en échange d'un tribut que le roi du Népal viendrait en personne payer à l'empereur de Chine tous les dix ans.

Mais c'était là une humiliation dont l'humeur belliqueuse des petits guerriers de l'Himalaya ne pouvait s'accommoder longtemps. Plusieurs fois, au cours des trente années qui suivirent, ils se préparèrent à déchirer le traité et à partir en guerre contre le colosse.

Mais, depuis 1815, un traité d'amitié unissait les Gurkhas et les Anglais, et les représentants de la Grande-Bretagne réussirent à détourner le petit royaume d'un projet qui pouvait lui coûter son indépen-

dance. Et, finalement, la Chine et le Népal modifièrent comme suit l'onéreux traité.

Le tribut se paierait tous les cinq ans; mais le maharajah aurait le droit de se faire



Le maharajah du Népal coiffé d'une étrange couronne dont la calotte est enrichie d'or fin et de diamants.

représenter par un de ses ministres quand il le voudrait. C'est ce qui s'est passé depuis près d'un siècle. Tous les cinq ans, la mission népalaise porte à Pékin les vases d'or et les étoffes précieuses qui forment le tribut; mais le souverain ne se met à la tête de la mission que lorsqu'il éprouve le besoin de se déplacer.

A. LEBLANC.



LE MAHARAJAH DU NÉPAL EN CHINE OCCIDENTALE

Le monarque entouré de sa nombreuse escorte, composée des chefs de clans qui l'ont accompagné en Chine lors de son dernier voyage.



Les
MYSTÈRES
DE L'INDE

Dans les Mains Invisibles

Par
RENÉ THÉVENIN

1
COMMENT LES CHOSES COMMENCÈRENT

L'ODEUR de la « Craven Mixture », montant dans l'air calme du soir, parmi les volutes de fumée bleue qui sortaient de ma pipe, attira sur moi l'attention de ce passant.

Le tabac de Carreras est quelque chose qui vous rapproche tout à fait des dieux, pendant le temps que l'on l'aspire. Il ne faut donc pas s'étonner si l'homme qui passait s'immobilisa instantanément et tomba en arrêt, avec un frémissement de narines qui dénotait tout de suite un connaisseur.

Le soleil était déjà couché, et les grandes chauves-souris à museau de renard commençaient à tourner dans le ciel couleur de lavande. Les singes se groupaient, au faite des maisons, par familles étroitement enlacées. Il faisait à peine plus de quarante degrés de chaleur. C'est une température très supportable et presque fraîche, quand le thermomètre s'est maintenu à + 54° pendant les heures moyennes de la journée.

L'homme était revenu de son émerveillement. Il s'approcha de moi et me salua avec une sympathique déférence. Puis il me dit qu'il s'appelait Allan Robertson. Au fond, cela m'était parfaitement égal.

Mais il faut que j'expose d'abord où les faits se passèrent.

Nagapour n'est pas une ville de grande ressource et, de plus, elle est placée tout à fait en dehors du trafic mondial. C'est

une petite cité perdue tout là-bas dans les sables de l'Inde méridionale, quelque part du côté du Travancore. Si l'Institut de Zoologie ne m'y avait envoyé en mission, sous prétexte qu'on y trouve certains animaux rares, sur le compte desquels on a encore beaucoup à apprendre, je pense que je n'aurais jamais été m'y égarer, surtout en pleine saison chaude, et, qui plus est, à la fin d'une épidémie de choléra. Du moins, ce fléau m'avait valu dans cette solitude la compagnie d'un Européen, le docteur Simmons, dépêché de Madras pour essayer d'enrayer le mal. Il y était parvenu à demi. C'était un excellent homme. Il est mort l'hiver dernier, à Kharbine, de la peste qu'il avait voulu étudier de trop près, et qu'il s'était inoculée, pour voir.

En dehors du résident anglais, d'un missionnaire presbytérien et de quelques autres personnages, nous possédions — ou plutôt, je possédais — un autre ami à Nagapour. J'avais fait sa connaissance à bord du steamer qui m'avait amené d'Angleterre. On se lie très vite pendant une traversée, pour peu que l'on trouve un sujet de conversation d'attrait mutuel. L'Inde m'intéresse profondément et mon compagnon était Hindou. Nous fûmes intimes dès le troisième jour. Le malheur est que j'ai oublié son nom, un nom compliqué qui commençait par Grish... Tout le temps que nous fûmes en relation avec lui, nous ne l'appelâmes que par ce monosyllabe. C'est ce qui fait que je m'en souviens. Je

pense, pour la clarté de ce récit, n'avoir pas besoin de le désigner autrement.

Grish était un Bengali tout ce qu'il y a de plus pur en tant que race; mais il avait fait ses études à Oxford et était devenu beaucoup plus Anglais que Bengali. Il était remarquablement instruit sur toutes choses, — trop instruit sur trop de choses, peut-être, — en sorte qu'il affectait de ne croire à rien.

Il m'apparut du moins ainsi, tant que nous roulâmes sur les mers internationales. « Une fois Hindou, toujours Hindou ! » dit le proverbe. Grish redevint un peu Hindou quand il toucha le sol de la péninsule, encore que ce fût à deux mille milles de sa Calcutta natale. Que venait-il faire à Nagapour, au lieu de réintégrer le sein de sa famille, je ne le devine guère, aujourd'hui encore. Simmons disait des choses là-dessus que je n'ai jamais pu admettre. J'éprouvais de la sympathie pour Grish.

Entre autres raisons, parce qu'il parlait de tout avec une abondance qui m'évitait de répondre, et me permettait de penser à autre chose pendant tout le temps qu'il discourait, en montrant ses dents blanches dans son sourire noir. Il avait tous ses titres universitaires, Master of Arts, et le reste.

Cela ne m'en imposait nullement. Seulement, en dehors de cela, il connaissait des choses mystérieuses que nous autres Occidentaux nous ignorons tout à fait et qui faisaient hausser les épaules à Sim-

mons, mais qui avaient beaucoup d'attrait pour moi.

Le docteur habitait un pavillon dépendant de son hôpital. Nous nous réunissions quelquefois chez lui, — pas trop souvent, à cause du voisinage. Je logeais pour ma part dans une petite maison, un peu au dehors du village, une maison toute blanche, avec une vérandah à colonnes massives portant des têtes de monstres, un toit en terrasse et de minuscules fenêtres. C'eût été un séjour agréable sans l'odieux mobilier européen qui en déshonorait l'intérieur, et aussi les blattes, scorpions, serpents et autres curiosités zoologiques dont je n'avais nul besoin pour ajouter à mes collections, mais qui s'imposaient à moi jusqu'à venir se blottir dans mon lit.

Ces bêtes plus ou moins rampantes n'étaient pas les seuls hôtes de mon logis. J'avais encore comme voisins immédiats quelques chats sauvages, dont les ébats nocturnes m'avaient empêché de dormir les premières nuits et, enfin, des singes.

Ces derniers étaient tout à fait de mes amis. C'étaient de ces grands singes gris, si communs dans tous les villages de l'Inde et dont toute une famille avait élu domicile sous ma vérandah. Peu farouches par tempérament et par habitude, ceux-ci étaient devenus plus familiers encore à cause de l'indulgence, peut-être exagérée, que je leur témoignais. J'ai pour les animaux en général une amitié de vieux misanthrope. En outre, ces singes étaient fort curieux à observer. Je n'avais à protéger contre leurs tentatives trop audacieuses que mes collections.

Quant aux dégâts qu'ils pouvaient faire dans le mobilier déshonorant dont j'ai déjà fait mention, ils ne pouvaient que m'être agréables, en supprimant, sans que j'en sois la cause directe, des objets d'une esthétique offensante et d'un incontestable mauvais goût.

Enfin, l'un de ces animaux avait contracté envers moi une dette de reconnaissance dont il s'acquittait avec un zèle quelquefois intempestif. Je l'avais sauvé d'une mort certaine en le tirant d'une citerne où une manœuvre imprudente l'avait laissé choir. Il n'y a pas de doute qu'il m'en savait gré.

Du moins, il fit preuve à mon égard d'une confiance touchante, et nos relations se resserrèrent au point que je pus entreprendre de le dresser comme on fait d'un chien ou de toute autre bête docile, ce qui eut tels résultats imprévus dont il sera bientôt question.

Ce singe était un jeune mâle de deux ans. Je l'avais, comme de juste, surnommé Hanuman.

Il y avait un mois que j'étais à Nagapour et trois semaines au moins que j'en désirais partir, à cause de la chaleur et de divers autres inconvénients qui rendaient le séjour peu agréable.

Mais les recherches que j'avais à faire m'obligeaient de demeurer là encore pendant un temps qu'il m'était impossible de déterminer.

C'est à cette époque que je fis la connaissance d'Allan Robertson.

C'était un drôle de corps. Qu'on se figure un grand diable d'Américain, long et sec comme une trique de bois rouge, habillé de vêtements de toile déteints, dont un crieur de journaux n'aurait pas voulu, et qui, autant que j'en ai pu juger, avait quitté son pays et traversé l'océan sans autre bagage que le contenu de ses vastes poches à cartouches, bourrées d'objets strictement indispensables, et l'appareil de photographie qu'il portait en sautoir. Avec cela, des manières de gentleman et une façon de s'exprimer qui dénotait la meilleure éducation.

Comme je l'ai dit, c'est l'odeur d'une pipe qui nous mit en relation. Après s'être présenté, puis excusé, Robertson m'apprit qu'il était journaliste, qu'il venait du Decan, qu'il n'avait fumé depuis longtemps que du tabac indigène, et que si je voulais lui céder seulement une pincée de « Tête de chat », il me la paierait au poids de l'or.

Un tel enthousiasme ne pouvait que me séduire. Avant de partir, pendant mon séjour à Londres, j'avais fait à Wardour Street une ample provision de la précieuse denrée. J'invitai mon solliciteur à entrer chez moi, je lui offris une boîte entière de l'excellent tabac. Il en conçut une joie extrême, s'installa dans un rocking sous ma vérandah, alluma une pipe, la fuma lentement, jusqu'au bout, sans dire un mot. Puis, quand elle fut terminée, il m'assura de sa reconnaissance éternelle et déclara que, puisqu'il avait trouvé un tel dévoué et compatissant compagnon, il s'installerait dans ma maison et n'en bougerait plus de longtemps. Je fis apporter du whisky et je comptai un ami de plus à Nagapour.

Peu de jours après, nous lunchions tous ensemble, — Grish en était, — chez le docteur Simmons. Et c'est la conversation que nous eûmes là qui fut l'origine des malheurs qui s'ensuivirent.

Depuis l'aube, il y avait dans la ville une animation inaccoutumée. Un flot de pèlerins arrivait, sans cesse et sans hâte, grossissant lentement comme une inondation qui monte, et se répandant, au delà des rues, jusque dans les bois qui entouraient la cité.

Il n'y avait que des Hindous dans cette multitude, mais la diversité des types et des costumes prouvait qu'il en était venu de toute l'Inde. La plupart marchaient à pied. Cependant, il y avait aussi des chariots traînés par des bœufs ou de petits chevaux camus, qui tanguaient parmi cette foule humaine, comme des jonques désarmées sur une mer noire. Le bruit des conques, des tambourins, des cornemuses, couvrait la rumeur des pas et des cris. Une poussière lourde planait, alourdissant l'air brûlant, condensant la chaleur en brasier rouge. Tout ce peuple se dirigeait vers le grand temple, dont les pylones orangés aux ombres grises se dressaient pesamment au-dessus de la ville blanche, dans le ciel de sombre azur.

Robertson n'eût été ni Américain, ni journaliste si toute cette agitation ne l'avait agité à son tour. Il s'informa de tout ce qui se passait et ce fut Grish qui lui fournit les explications.

Elles étaient simples, du reste. Une grande fête religieuse allait avoir lieu au Temple, pour célébrer quelque mystère divin. C'allait être une cérémonie très admirable. Malheureusement, le spectacle serait uniquement réservé aux prêtres. Non seulement « nous autres Européens » — Grish se comptait dans le nombre — nous n'y pourrions assister, mais la foule indigène ne serait autorisée elle-même à se tenir que dans la première enceinte et n'approcherait du sanctuaire à aucun moment.

« Peut-être cela vaut-il mieux, intervint en souriant Simmons, qui se montrait volontiers sceptique en ces matières. Étant exclus des rites sacrés, nous pouvons les imaginer magnifiques. Sans doute aurions-nous une désillusion si l'on nous permettait l'accès des coulisses !

— Je ne crois pas, dit Grish avec une gravité qui ne lui était pas coutumière. Les cérémonies du Grand Mystère doivent dépasser en tragique et merveilleuse horreur tout ce que l'esprit peut concevoir. Les prêtres du Temple, je le sais, ont approfondi, bien au delà des limites que nous lui attribuons, la ténébreuse science de l'inconnu et de l'au-delà, et les faits qui se manifestent pendant ces séances occultes stupéfieraient, je pense, nos savants et bouleverseraient toutes les théories sur la vie et sur l'âme que nous ayons jamais édifiées.

— Vraiment ? fit Robertson avec intérêt.

— Est-ce que vous croyez à cela ? interrompit Simmons en haussant les épaules. Les prêtres se cachent à leurs fidèles parce qu'ils n'ont rien à leur faire voir. Croyez bien que si des miracles s'accomplissaient dans leurs sanctuaires, ils s'empresseraient d'en faire profiter la multitude, afin de mieux affermir sa foi !

— On ne sait pas, dit simplement l'Hindou.

Il y eut un silence. Dehors, les conques mugissaient lamentablement. Des cris rythmés de femmes s'élevèrent. Il faisait une étouffante chaleur.

« En tout cas, reprit Grish, le spectacle de la danse des danseuses sacrées vaudrait bien qu'on payât sa place au prix d'une fortune... Cela, j'en suis sûr !

— Ah ! » dit encore Robertson.

Mais Simmons parlait déjà d'autre chose et nous recommandait le thé bouillant comme le meilleur spécifique contre l'apoplexie.

L'Américain ne semblait pas entendre. Il était plongé dans une profonde méditation. Soudain, il déclara qu'il était citoyen d'un pays libre, et, de plus, correspondant spécial, et que, s'il y avait dans la fête qui se préparait un sujet d'articles sensationnels pour son journal, aucune puissance humaine ne pourrait l'empêcher d'y assister.

Sur quoi nous nous mîmes à rire. Et comme il était midi et que le thermomètre dépassait de trois degrés la normale, nous allâmes nous coucher.

Le soir, au dîner, je ne vis pas Robertson, et je l'attendis en vain lorsqu'il fut l'heure de dormir et de fermer les portes.

Le lendemain, quand la nuit tomba de nouveau, je commençai à m'inquiéter sérieusement de son absence. Comme j'interrogeais à ce propos mes serviteurs, Grish entra. Je le mis au courant de mes appréhensions. Il fit une singulière grimace.

« J'espère qu'il n'a pas essayé de pénétrer là bas, dit-il.

— Où? Dans le temple? C'est impossible, fis-je.

— Votre ami me paraît assez fou pour cela, reprit l'Hindou.

— Mais que voulez-vous qu'il ait pu faire? insistai-je. L'accès du temple est interdit à tout le monde, vous le savez aussi bien que moi. Il n'y a pas moyen de s'y introduire!

— Il y a toujours moyen de faire n'importe quoi, pourvu qu'on y soit fermement résolu, reprit Grish. Votre Américain m'a l'air d'un homme qui ne se décourage pas facilement dans une entreprise... Et le plus difficile n'est pas de se glisser dans le temple... C'est surtout d'en sortir!

— Mais il aurait risqué cent fois la mort avant de parvenir à son but!

— Ce n'est pas tant la mort qui est à craindre, dit lentement l'Hindou. Non pas que les autres ne la lui donneraient avec plaisir. Mais, si fanatiques qu'ils soient, ils n'oublient pas qu'ils ont au-dessus d'eux l'autorité de la police, qui sait mettre un frein à leurs fantaisies...

« Croyez-moi : si Robertson est entré vraiment dans le temple, il n'a pas été assassiné... Seulement...

— Seulement quoi?

— Seulement peut-être aurait-il mieux valu qu'il le fût, parce que son équipée pourrait avoir des conséquences plus fâcheuses que tout ce que nous pourrions imaginer.

— Que voulez-vous dire?

— Je ne veux rien dire encore; attendons... on verra.

— Qu'est-ce qu'on verra?

— Je serais bien embarrassé de vous le dire...

Grish s'interrompit.

« Tiens! Qu'est-ce que c'est que cela? Vous laissez entrer les singes jusque dans votre chambre à coucher, maintenant? »

Par la baie ouverte qui donnait sur la chambre contiguë à celle où nous nous trouvions, nous vîmes entrer, par la fenêtre de la véranda, une longue forme grise qui bondit jusqu'à une table où se trouvaient quelques flacons et des fruits, puis s'arrêta pour observer, et nous ayant aperçus, demeura immobile.

« Ce n'est pas un singe, dis-je. C'est Hanuman.

— Vous avez beau lui donner le nom d'une divinité à son image, c'est tout de même un singe, fit l'Hindou. Et, à votre

place, je ne serais pas tranquille sur le sort de mes provisions. »

Je lui exposai les raisons que j'avais de me fier à la bonne éducation de l'animal et je lui racontai comment j'étais parvenu à m'en faire obéir.

— Il faut que vous ayez une singulière dose de patience pour être arrivé à dresser un singe, observa Grish. A moins que vous ne possédiez une méthode spéciale...

— Vous allez voir que je n'exagère rien! » affirmai-je.

J'appelai l'animal et lui ordonnai de m'apporter un des fruits placés sur sa table. Après un peu d'hésitation, provoquée surtout, je crois, par la présence de l'étranger, il saisit délicatement une banane dans sa main noire et me l'apporta.

« Oui, c'est très drôle! » répéta Grish.

Il demeura un instant silencieux, considérant avec intérêt Hanuman, qui était venu se blottir contre moi, en me prodiguant des témoignages d'amitié qui s'adressaient peut-être plus au fruit que je tenais qu'à moi-même.

Dehors, on entendait, au loin, les vagues rumeurs qui venaient du temple. Autour de nous, tout était tranquille.

« Écoutez! » dit soudain l'Hindou.

Un bruit de pas précipités nous parvint du chemin qui accédait à la maison. Ces pas se rapprochèrent, montèrent l'escalier de la véranda.

« C'est Robertson! » dis-je.

Une porte s'ouvrit avec fracas, puis la portière se souleva et l'Américain parut.

Il était essoufflé, tête nue, les vêtements en loques. Mais le triomphant sourire qui éclairait son visage me rassura.

« Vite! vite! s'écria-t-il, avant que nous ayons pu placer un seul mot. Dites-moi, avez-vous ici quelque chose qui ressemble de près ou de loin à une chambre noire? »

— Une chambre noire?

— Eh bien! oui, un cabinet de photographie, enfin! J'ai là un cliché que je veux développer tout de suite, — tout de suite, entendez-vous? Si vous saviez ce que c'est!

— Au moins, dis-je, expliquez-moi...

— Non, mon cher, pas maintenant, je vous en prie. Tout ce que vous voudrez tout à l'heure, mais rien maintenant!... Donnez-moi ce que je vous demande, par pitié... Et du révélateur... Vous avez du révélateur, je suppose?... »

Il tourbillonnait dans la pièce avec une telle animation que Hanuman s'était empressé de déguerpir. Il n'y avait rien à espérer tirer de lui en ce moment. J'appelai un domestique, lui ordonnai de mettre en ordre le laboratoire de photographie que j'avais fait installer près de la salle de bains. Robertson s'y engouffra, referma la porte derrière lui, et nous l'entendîmes manipuler les flacons et les cuvettes.

Je regardai Grish.

« Qu'est-ce que vous pensez de cela? lui demandai-je. Il me semble que les choses se sont passées le mieux du monde... »

L'Hindou me considéra d'un drôle d'air par-dessus son lorgnon et ne répondit pas.

(A suivre.)

RENÉ THÉVENIN.

Les Secrets de l'Océan



Les Zoophytes

Le nom de zoophytes (animaux-plantes), donné jadis à un vaste groupe d'animaux marins qu'on a répartis dans la suite en plusieurs embranchements, paraît fort justifié de la part d'auteurs qui s'attachaient plus à l'apparence extérieure qu'à l'anatomie des êtres qu'ils étudiaient.

Il suffit, pour s'en convaincre, de considérer les quelques photographies ci-jointes, où un observateur peu initié pourrait être embarrassé de distinguer les uns des autres les représentants des deux règnes.

En effet, si le gros crustacé du bas de la page n'est inconnu de personne, les étranges formes de la figure 1 pourraient, par contre, être prises par beaucoup pour des plantes marines, d'une espèce rare.

Il n'en est rien, cependant, et ce sont bien des animaux, ou plutôt des colonies animales de la grande famille des coraux, d'une organisation déjà relativement élevée.

Ce qui paraît ici une plante, cette sorte de grande feuille blanchâtre et ramifiée, est constituée par la sécrétion calcaire de tous les habitants de la colonie qui y vivent, reliés les uns aux autres par leurs organes. C'est une véritable cité sociale que cette association, car certains individus y jouent un rôle purement défensif, tandis que d'autres sont là pour s'y nourrir et nourrir leurs voisins, cependant que d'autres encore sont préposés aux naissances et donnent le jour à de nouveaux citoyens qui étendent les dimensions de la colonie, ou, libres, s'en vont se fixer ailleurs pour en fonder de nouvelles.

Ajoutons que beaucoup de ces formes arborescentes sont habitantes des grands fonds et capables d'émettre de la lumière.

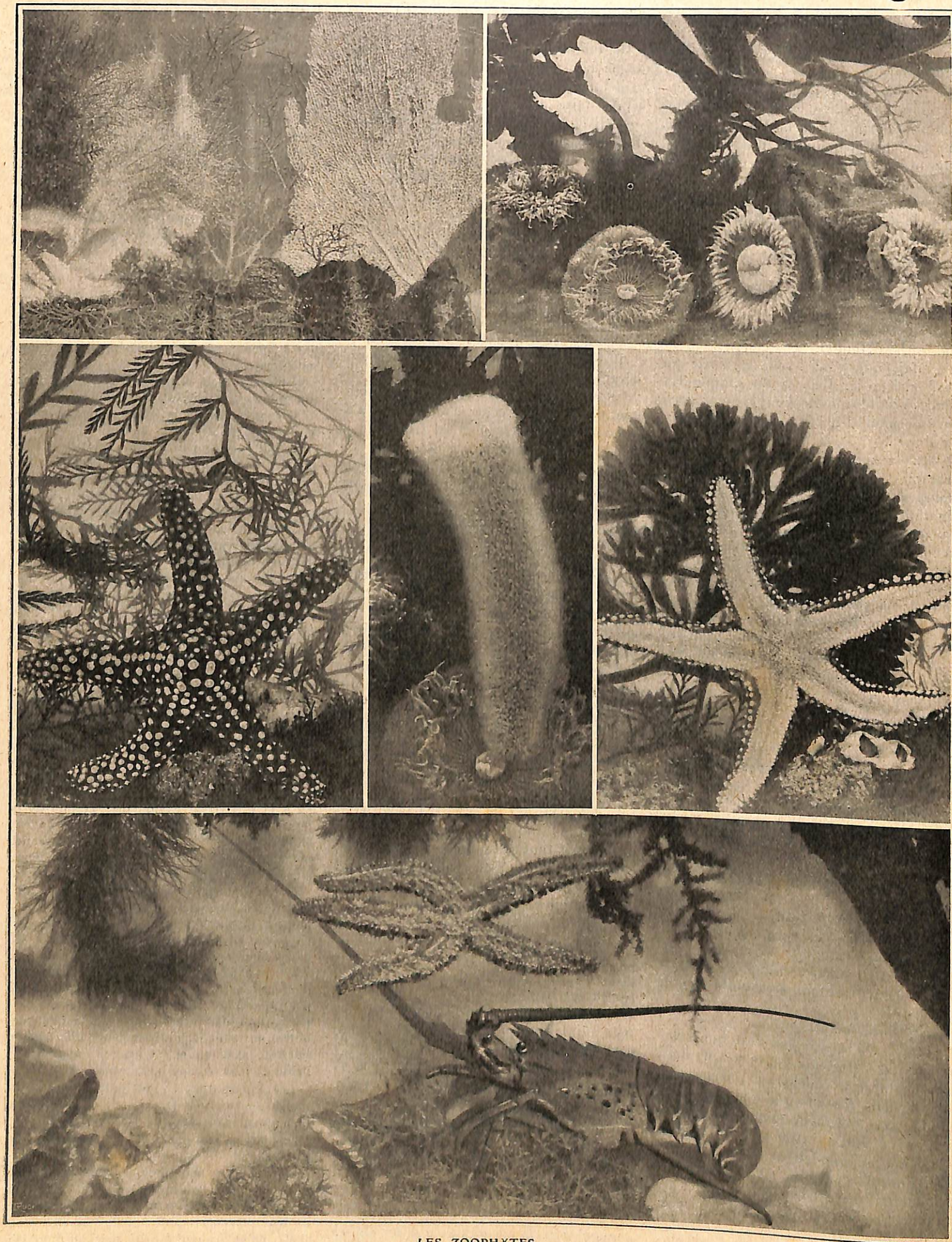
Ces fleurs rondes (fig. 2 et 4) ne sont pas des fleurs, bien que le vulgaire les ait désignées sous le nom d'anémones. Ce sont des animaux, et même des « animaux féroces », car leur appétit est insatiable, et leur régime carnivore. On en a la preuve en examinant l'actinie de la figure 4, qui s'apprête à dévorer une *holothurie*, en la stupéfiant d'abord à l'aide de ses organes urticants, puis en la dissolvant ensuite par ses puissants sucs digestifs.

Quant à la victime elle-même, c'est un animal d'une organisation plus élevée, appartenant à l'embranchement des Echinodermes, au même titre que les « étoiles de mer », les *astéries* que nous présentent les autres figures. Tous ces êtres-là, malgré leur aspect élégant et inoffensif, sont encore de gros mangeurs. Qui n'a vu, au bord de la mer, les astéries se grouper autour de quelque infortuné mollusque, huître, ou moule, le paralyser pour qu'il ne puisse refermer sa coquille, et aspirer ses chairs à l'aide de leur trompe membraneuse?

Les *holothuries*, — certaines espèces du moins, — se rencontrent aussi sur nos côtes, bien que plus rarement que les étoiles de mer... Mais nous ne saurions trop recommander de ne les examiner qu'avec précaution... Elles pourraient, en effet, nous donner des preuves trop directes de leur bon appétit, en « étalant » sur nos vêtements et nos mains tout le contenu de leur estomac.

Et grâce à une faculté spéciale dont elle est douée, l'*holothurie* pourrait nous envoyer irrévérencieusement à la figure... son estomac lui-même!

LUCIEN ZÉVORE.



LES ZOOPHYTES

1. Colonie animale de la grande famille des coraux. 2. Actinies, sorte d'animaux carnivores, désignés vulgairement sous le nom d'anémones.
 3. Astérie ou étoile de mer. 4. Actinie s'appêtant à dévorer une holothurie. 5. Astérie à l'affût d'un mollusque.
 6. Rencontre d'une langouste et d'une étoile de mer.



UNE VISITE DANGEREUSE DANS LE VIEUX MAROC

Soudain des gardes marocains se précipitaient au devant des visiteurs et malgré leurs protestations les chaussaient de pantoufles ou « belbra » fort épaisses. Sans s'en douter, ces étrangers s'étaient introduits dans une poudrière et étaient entourés de peils monticules de poudre qu'ils prenaient pour de la poussière de charbon.

LES « HORM »

Une Visite dangereuse
dans le vieux Maroc

Le vieux Maroc tremble sur sa base ! Peu à peu le mystère qui entourait ses villes et ses monuments se dissipe. Les endroits les plus sacrés : Fez, Meknès, Sefrou, sont maintenant ouverts aux Européens. Jadis leur contact était regardé comme impur et le bon Musulman, dans quelques rues de Fez ou de Rabat, crache encore avec mépris au passage du « Nçara » (Nazaréen) détesté.

Cependant, il est arrivé à faire une différence à ce sujet entre les peuples européens. Il sait, par exemple, que le Français est très respectueux des habitudes et des rites de l'Islam et que jamais, par exemple, il ne manquerait de déférence envers une mosquée. A ce point de vue, le général Moinier, qui a mené si résolument les opérations de pacification autour de Fez, a fait un acte de haute politique en accomplissant une visite solennelle au vieux marabout de Mouley-Idriss, le grand saint musulman, patron de Fez. D'ailleurs, les Marocains ont dans nos troupes des coreligionnaires : nos turcos et nos spahis et beaucoup de nos tirailleurs sénégalais sont Musulmans et le soir on les voit dans leur camp faire le *salam* dans la direction de La Mecque.

Les Espagnols n'ont pas le même souci de l'Islam. Ils affichent la prétention de faire avant tout des conversions dans le milieu fanatique du Maroc. De plus, ils n'ont pu se défendre d'occuper ou d'abîmer des mosquées et l'on a pu citer que, lorsqu'ils ont débarqué à Larache, ils ont commis la faute d'installer la cuisine d'une partie des troupes dans un cimetière. Faute impardonnable aux yeux des Musulmans, qui poussent au suprême degré le respect des ancêtres.

Quant aux Allemands, ils affectent au contraire d'être très au courant des habitudes de l'Islam. Mais là-bas ils agissent surtout par l'argent et le dévouement de quelques chefs marocains leur est acquis à coups de duros et non pas à cause de leur déférence pour les rites musulmans.

De combien d'incidents et... d'accidents cette méconnaissance des traditions de l'Islam n'est-elle pas cause au Maroc ! Le voyageur doit savoir qu'il y a des endroits *horm*, c'est-à-dire sacrés et interdits à quine professe pas la religion de Mahomet et quelques-uns ont été frappés et parfois tués pour s'être inconsciemment engagés dans une rue du quartier ainsi réservé.

Même en Algérie, ces traditions se sont maintenues, quoique bien atténuées. Le touriste qui entrerait avec ses chaussures dans une mosquée commettrait, lui aussi, une grosse faute. Il doit ou se déchausser ou — c'est plutôt l'habitude — chauffer par-dessus ses souliers ou ses bottes des babouches, qui évitent le contact de ses chaussures européennes avec la terre consacrée à Allah.

Cette habitude explique la plaisante aventure qui arriva il y a quelque temps à Casablanca à deux journalistes anglais et que notre dessin retrace. Chaussés de solides bottes à jambières et à clous, ils entrèrent à l'improviste dans une maison qu'on leur avait dit appartenir au gouvernement marocain. Soudain, des gardes se précipitèrent vers eux et, malgré leurs protestations, leur chaussèrent de pantoufles ou *belra* fort épaisses.

« Sommes-nous donc dans une mosquée ? demanda l'un d'eux.

— Non, répondit le mokhazni, ici, c'est... la poudrière !

Et en effet, les deux journalistes, qui ne s'en étaient pas doutés, passaient à travers des tas d'une poussière noire qu'ils avaient prise pour du charbon, et qui était en réalité de la poudre. Une étincelle partie des clous de leurs bottes pouvait faire exploser trois tonnes de poudre séchant en plein air ! Ils battirent vite en retraite, les pieds ouatés de babouches, et quand ils visiteront quelque poudrière de France ou d'Angleterre, ils n'hésiteront pas à chauffer les espadrilles que doivent accepter tous ceux qui entrent dans nos établissements militaires de Bourges, du Moulin-Blanc ou du Bouchet !

AUGUSTE TERRIER.

PHÉNOMÈNES MYSTÉRIEUX

La
Barque fantôme

Quelques matelots prétendent avoir vu le vaisseau fantôme annonciateur d'une tempête. Ils sont le petit nombre. Mais presque tous les habitants de la ville d'Astoria (États-Unis) ont aperçu, eux, une barque fantôme. Il n'y a là aucun fait d'hallucination, mais un phénomène troublant dont on n'a pu déterminer la cause et qui donnera certainement naissance à une légende avant peu. Voici l'histoire dans toute sa simplicité.

Une nuit, un pêcheur altardé, Stevouden, se préparait à mettre pied à terre en compagnie de son matelot quand ils virent une barque montée par un homme vêtu de blanc et qui descendait à toute voile le fleuve, à une vitesse vertigineuse. La nouvelle se répandit dans la ville et les nuits suivantes presque tous les habitants d'Astoria se rendirent compte de la réalité du fait. Certains, plus courageux et pensant qu'il s'agissait simplement de braconniers, décidèrent de percer la chose à jour. Ils se résolurent à jeter la barque mystérieuse. A cet effet, ils embarquèrent un soir sur un bateau prêt à prendre la voile. Après quelques minutes d'attente, ils distinguèrent au loin la barque fantôme approchant rapidement, dirigée par un être fantôme debout à la poupe. Il faisait clair de lune. Un léger brouillard qui s'étendait sur le fleuve n'empêchait pas de voir dans tous ses détails la fantastique embarcation ainsi que son étrange nautonier.

Immédiatement la chasse fut donnée. On se dirigea vers la mer. Pendant plus d'un mille, les deux bateaux filèrent à égale vitesse jusqu'à ce que l'on se trouvât en pleine mer. A ce moment la barque fantôme s'immobilisa, semblant attendre les poursuivants. Ceux-ci attendaient avec impatience le moment où ils pourraient se rendre compte de la nature de la nef montée par ce marin à allure de fantôme. Mais celui-ci, quand ils ne furent plus qu'à une centaine de mètres, étendit la main et fit un geste. A ce moment son embarcation se leva, soulevée par une vague énorme et disparut.

Désappointés, les pêcheurs revinrent à Astoria et firent part de leurs tentatives infructueuses. Cinq nuits différentes, la barque fantôme apparut. Chaque fois les pêcheurs lui donnèrent la chasse, mais ils la virent disparaître de la même manière, comme engloutie par une lame monstrueuse. Et maintenant, au clair de lune, de la rive, on la voit descendre vers la mer, sans qu'on songe à renouveler la tentative de la joindre, persuadé qu'on est qu'il s'agit d'un fantôme et d'une barque immatérielle et intangible.

René BOISMONT.

OISEAUX INVISIBLES

Le Bluff
des Aviateurs Japonais

Le lieutenant japonais Shirase, qui en avril dernier échoua si piteusement dans son entreprise d'atteindre le pôle Sud, avait paru au monde scientifique un peu sûr de lui-même en précisant à l'avance la date à laquelle il atteindrait le pôle antarctique.

Longtemps à l'avance les esprits s'étaient échauffés au sujet de cette expédition, dans l'archipel nippon. Pour tous ses compatriotes, avant même d'avoir fait ses preuves, le lieutenant Shirase était un explorateur d'une incroyable audace, laissant loin derrière lui les Scott, les Nordenskjöld et les Shackleton.

C'étaient là, on l'a vu, de simples vantardises japonaises. Les sujets du mikado poussent si loin le patriotisme qu'ils se croient de bonne foi les premiers du monde sur une infinité de points.

Vous ne soupçonnez sans doute pas, par exemple, qu'en matière d'aérostation et d'aviation, les différentes nations d'Europe et d'Amérique ne viennent pas à la cheville du Japon.

Du moins, ce sont les Japonais qui le disent et nous sommes trop courtois pour ne pas les croire. Nous aurions simplement bien voulu voir leurs « hommes volants » à l'œuvre.

Malheureusement, si nous en croyons des témoins oculaires dignes de foi, les Japonais, qui ne semblent pas avoir le génie de l'invention, n'ont gonflé jusqu'ici en fait de ballons que des *hora-fuki*, c'est-à-dire du bluff.

Jugez-en : dans les premiers jours d'octobre dernier, l'inventeur Yamada, qui s'était jusqu'ici spécialisé dans la construction des ballons captifs, notamment à l'époque de la guerre de Mandchourie, annonça à grands coups de réclame qu'il allait effectuer de splendides voyages aériens sur un dirigeable de son invention, le *Yamada-Shiki-Kikyū*.

Les plus grands journaux de Tokio en parlaient comme d'un dirigeable absolument sans précédent, surpassant tous les navires aériens construits jusqu'à ce jour, une invention purement japonaise et destinée à révolutionner l'aérostation.

Le dirigeable fit ses essais à Ozaki, faubourg de Tokio, piloté par un aérostater qui n'était pas l'inventeur, sans doute celui-ci n'avait-il qu'une confiance limitée dans sa machine.

Et cette baudruche peu esthétique, qui devait pulvériser tous les records, réussit à couvrir péniblement cinq milles en une heure par un vent à peu près nul.

Voilà ce que les Japonais appellent révolutionner le monde.

Mais, sur le chapitre de l'aviation, c'est encore bien plus fort. A en croire la rumeur publique et les journaux de Tokio, il existe en ce moment au moins vingt avions japonais de types différents, supérieurs, bien entendu, à tous les monoplans ou biplans d'Europe et d'Amérique.

Malheureusement, personne jusqu'ici ne les a vus. Sur ces vingt appareils, beaucoup n'existent encore qu'à l'état de plans, sur le papier. Les autres n'ont pas fait leurs essais, ce qui permet aux braves Nippons de les croire sans tares. On s'étonne dès lors qu'un officier japonais soit venu en France dernièrement apprendre de nos hommes volants l'art de se conduire dans l'espace et conquérir son brevet de pilote.

On parle beaucoup d'un ingénieur des constructions navales, M. Ushioku, qui aurait inventé un hydroplane. Jusqu'ici, son appareil n'a

pas quitté l'élément liquide. Et le seul aéroplane qui ait réellement fait au Japon des essais en public est un biplan français dû au lieutenant de vaisseau Le Prieur, attaché à l'ambassade de France. Encore cet appareil dépourvu de moteur, et qui vola quelques mètres seulement, était-il traîné par un automobile...

Le lieutenant Hino, envoyé en Europe par

le ministère de la Guerre pour étudier l'aviation, a fait l'acquisition d'un Antoinette, d'un Farman, de deux Blériot et d'un appareil allemand.

Nul doute que dans la suite les ingénieurs japonais, si habiles à tourner un brevet d'invention, n'établissent des aéroplanes purement nippons et capables (enfin !) de quitter le sol.

✶ CYRILLE VALDI.

CHEZ LES PAPOUS ANTHROPOPHAGES

Le Secret de l'île Bleue

Par JULES LERMINA

Ralph Cardwell, jeune Anglais, fils de lord, est allé en Australie pour réparer une faute de jeunesse. En sauvant la vie de Lucy Moore, fille du célèbre professeur de Melbourne, il s'attire la jalousie et la haine du bandit Myrgas qui, pour se débarrasser de lui, l'amène à s'engager comme deuxième officier sur le Black-Star du capitaine Chippewitt.

Ce capitaine est un forban qui, pour le compte de l'armateur Cornerthal, vend aux anthropophages de l'île Bleue ses propres matelots contre des pierres précieuses. Moore a percé le secret et fait arrêter l'armateur et deux croiseurs partent à la poursuite du Black-Star. Celui-ci a touché l'île Bleue et Chippewitt négocie avec Vo-Huto, le roi des Parvatis, qui va lui montrer où sont les fameuses pierres.

CHAPITRE XVI

Diplomatie de Cannibales (Suite.)

ON marcha une heure environ : on était arrivé par une pente douce à une certaine hauteur, trois ou quatre cents mètres peut-être.

Chippewitt dit quelques mots à ses hommes : c'était le moment d'ouvrir l'œil. Tous étaient prêts à se jeter sur Vo-Huto au premier signal.

Mais encore une fois, le roi des Parvatis déjouait tous soupçons par sa placidité : on contourna un rocher planté dans la terre comme un menhir, et Chippewitt poussa un cri de surprise et de joie.

Devant lui s'arrondissait une sorte de cuve, qui ressemblait à l'orifice d'un cratère refroidi, et cette cuve était pleine de pierres qui y étaient entassées, comme si elles y avaient été déversées d'un seul coup au hasard.

Chippewitt s'était lancé en avant sur la pente du cratère et, se baissant, il avait ramassé une pleine brassée de cette pierraille.

Il n'y avait plus à douter : elles étaient bien pareilles à celles qui avaient été estimées par le juif de Melbourne...

Vo-Huto, la face indifférente, expliquait que pareilles cuves se trouvaient aux alentours de celle-ci : il montrait sur le sol des traces de même minerai qui s'enfouaient dans la terre, mais affleuraient encore.

Chippewitt s'efforçait de garder son sang-froid.

N'y avait-il pas imprudence à laisser paraître la joie profonde, intense, qui le possédait ? Ainsi toutes ces richesses seraient à lui ! Car — il en avait formé le projet — à quoi bon partager avec cet odieux Cornerthal ? Qui le forçait à retourner à Melbourne ? Pourquoi ne pas s'approprier le Black-Star et s'en aller à Sumatra, ou en Chine, ou au Japon ? Avec un chargement de ces minerais, il pourrait organiser lui-

même une expédition nouvelle, dont il serait seul maître !...

Vo-Huto le laissait réfléchir, à son aise, comme si rien de tout cela ne pouvait l'intéresser !

Alors, le capitaine revint sur le chapitre des conditions intervenues entre eux : maintenant que le chef des Parvatis lui avait livré le secret, il était bien entendu que, dès le lendemain, il lui fournirait le nombre d'hommes nécessaires pour transporter ces pierres et en emplir la cale du navire.

« J'ai juré, répétait Vo-Huto. Et toi, tu vas me livrer les sept hommes... »

— J'ai promis...

— Ne peux-tu ajouter un ou deux hommes ?... »

Et Vo-Huto désignait du regard les matelots qui, trop ignorants pour comprendre la valeur du gisement, restèrent immobiles, attentifs aux gestes du maître.

Chippewitt hésita : d'honneur, il eût été très disposé à satisfaire aux désirs de son hôte. Mais ils restaient juste assez nombreux pour la manœuvre du Black-Star. Il n'eût pas hésité à augmenter d'une ou de deux unités la provende promise à cet excellent Vo-Huto, si fidèle à sa parole.

Mais il n'y avait vraiment pas moyen : et il lui expliquait cela posément, placidement, comme s'il se fût agi d'une marchandise quelconque. Vo-Huto, raisonnable, n'insistait pas... Ce sauvage était plus coulant en affaires que bien des négociants civilisés. On s'en tiendrait à six matelots, plus le lieutenant, par-dessus le marché !

Après entente avec Chippewitt, le signal du retour fut donné. On a souvent remarqué qu'une route, déjà parcourue, paraît beaucoup moins longue en sens inverse. En effet, la rentrée au quartier général — c'est-à-dire à la grand-place du village — se fit rapidement...

« Frère blanc, dit Vo-Huto à son hon-

nête ami, à toi maintenant de tenir ta parole. Appelle de ton navire les hommes qui m'appartiennent.

— Je vais le faire... mais dis-moi, ami parvati, comment se fait-il que tous tes sujets aient disparu...

— Tu l'as remarqué... l'explication est simple ! Cette nuit, c'est pour nous la grande fête de Mem-Obro, le Grand Esprit... tous les Parvatis sont dispersés dans les bois, à célébrer les rites d'adoration... la fête prend fin demain au lever du soleil ; alors je te donnerai les porteurs que tu m'as demandés... jusque-là, le village t'appartient, à toi et aux tiens... demain nous aurons exécuté toutes les clauses du traité »

En effet, la place était absolument vide : même la statue grotesque de Mem-Obro avait disparu.

Des mets de toute nature étaient disposés sur des nattes, victuailles et boisson...

« Tu le vois, reprit Vo-Huto, tu peux passer ici la nuit, tranquille et sans rien redouter. Appelle mes hommes ! »

Ses hommes, c'étaient ceux qui devaient lui être livrés, comme proie et paiement du trésor de l'île Bleue.

Il ne restait plus à Chippewitt qu'à s'exécuter.

Il lança dans l'air le coup de sifflet lent, prolongé qui devait transmettre à son lieutenant Ralph et à ses hommes l'ordre de rallier la terre.

Et une demi-heure après, le jeune Anglais, à la tête de ses six matelots, apparaissait sur la grand-place.

Vo-Huto voyant surgir ce jeune homme de haute taille et à la tournure martiale, ne put s'empêcher d'adresser à Chippewitt un sourire approbatif. C'était tenir sa parole en honnête homme : la marchandise livrée était de bonne qualité. Les six outlaws eux-mêmes, mis à point, par le repos du voyage et la nourriture plantureuse, avaient fort bonne et appétissante mine...

Les ministres du roi regardaient leur maître en souriant de leurs dents blanches et aiguës...

Seulement, Chippewitt avait remarqué — non sans quelque colère — que, contrairement à ses instructions, Ralph avait armé des hommes de carabines à répétition et de revolvers.

C'est qu'il ne s'agissait pas de faire manquer les négociations à la dernière minute : une résistance inattendue, amenant mort de Parvatis, pouvait tout compromettre. Le capitaine du Black-Star tenait à être correct avant tout.

Mais comme il disait quelques mots à l'oreille de Vo-Huto, celui-ci eut un haussement d'épaules des plus significatifs.

Qu'ils fussent ou non armés, il en faisait son affaire.

Cependant Ralph avait été quelque peu surpris de ne rencontrer aucun indigène, à l'exception d'un guide qui du rivage les avait conduits à la place. L'ouverture qui donnait du côté de la mer était étroite et obstruée de branches d'arbres qui en rendaient l'accès difficile, d'autant que les pieds s'embarraient dans les lianes dont

nous avons parlé ! Mais ce n'étaient là qu'observations superficielles, bien vite oubliées lorsque Ralph avait constaté que le capitaine et ses hommes étaient sains et saufs.

Du reste, Vo-Huto avait fait le meilleur accueil aux arrivants et Chippewitt avait dissipé toutes ses inquiétudes, en lui affirmant que l'expédition avait admirablement réussi, que le roi des Parvatis avait indiqué la situation du gisement dont la richesse était incalculable...

Bref, la nuit venant, ils n'avaient qu'à se reposer et, dès le lendemain matin, ils commenceraient l'embarquement des paniers de minerais...

Il devait être environ huit heures du soir lorsque Vo-Huto, prétextant la nécessité de paraître à la fête du Grand Esprit Mem-Obro souhaita bonne nuit à ses hôtes et finalement se retira avec ses ministres.

Les huttes étaient toujours vides.

La nuit était sans lune : le ciel profond semblait une tente de velours noir, piqué de lueurs phosphorescentes...

Les matelots, ayant fait honneur au repas préparé s'étaient blottis de-ci de-là sur les nattes, puis s'étaient profondément endormis, tandis que les deux chefs blancs avaient essayé d'entamer une conversation qui, peu à peu, était tombée d'elle-même...

Mais Chippewitt, s'étant laissé entraîner à boire le ferment diabolique laissé à sa disposition, peu à peu s'abandonna à la torpeur qui l'envahissait et enfin tomba dans un sommeil profond...

Ralph, prudent, s'était contenté pour tout repas des quelques provisions qu'il avait apportées du navire et s'était abstenu de toute boisson.

Cependant, chez lui aussi, le silence, la lourde chaleur qui l'enveloppait et aussi, et surtout peut-être la pesanteur des pensées qui l'accablaient, agissaient sur son organisme... Ce n'était pas le sommeil, mais un engourdissement vague qui le prenait au cerveau, serrait sa poitrine, arrêta sa respiration...

Il ne vit plus rien, n'entendit plus rien...

L'île Bleue semblait morte...

Tout à coup, Ralph eut une sorte de hoquet qui le secoua tout entier...

Et il ouvrit les yeux... pour les refermer aussitôt en poussant un cri étranglé !...

Et-ce qu'il rêvait ? Est-ce qu'il était subitement devenu fou ?...

Ce qu'il avait entrevu était si extraordinaire que ce ne pouvait être qu'une évocation de cauchemar !

Il fit un effort surhumain, car il lui semblait que du plomb pesait sur ses paupières, en même temps que son cerveau était serré comme dans un étau, qu'il sentait à sa gorge une étreinte nerveuse qui l'étranglait...

Et il parvint à regarder...

Tout autour de lui une fumée blanche, une buée lourde qui virevoltait en flocons

tout son être... il avait encore la notion complète des choses... mais déjà sous la pénétration de cette émanation fantastique, ses nerfs se détendaient.

Il courut pourtant jusqu'à Chippewitt qui, étendu sur la natte, inerte, insensible, dormait... ou était mort... Il le saisit à la gorge, le secoua, cria à son oreille des appels désespérés...

L'homme grogna, gronda, ne bougea pas...

Mais des compagnons que Ralph avait amenés du navire et qui étaient moins allourdis par l'ivresse, quelques-uns, entendant sa voix, s'efforçaient de se mettre debout...

Mais eux aussi étaient stupéfiés par l'étonnant spectacle de cet enguirlandement lumineux qui rampait sur les huttes, s'enlaçait aux arbres, formait une inextricable réseau, d'où pas une flamme ne jaillissait, mais qui brûlait incessamment, à la façon des mèches enduites de poudre mouillée, et d'où sortait, sans ralentissement, sans arrêt, une fumée blanche qui, plus lourde que l'air, venait former au-dessus du sol un amas fuligineux, étouffant... tandis que le parfum de la plante — la liane que les indigènes du Pacifique appellent la panka — emplissait l'atmosphère de son exquisité enivrante...

Et c'était là le piège dans lequel Vo-Huto, le sauvage, avait attiré les trafiquants infâmes, qui allaient payer de leur vie leurs criminelles ambitions... Innocents ou coupables, tous étaient condamnés...

L'anthropophage, dans sa politique d'être monstrueux, s'était dit qu'il était en vérité bien naïf de tant palabrer pour obtenir du capitaine du *Black-Star* quelques unités humaines...

Alors qu'il lui était possible de s'emparer d'un seul coup de tout ce bétail !...

La chose avait été longuement combinée entre Vo Huto et ses acolytes. Le sorcier avait fourni l'idée topique. Mieux que tout autre, il connaissait les propriétés du panka, qui brûle sans flamme, en dégageant une épaisse fumée et en répandant une odeur stupéfiante...

Tous les Parvatis avaient obéi aux ordres donnés. Désertant leurs demeures, ils avaient coupé d'énormes brassées de lianes et en avaient garni le bois qui environnait le village... et quand le sorcier de Mem-Obro avait jugé que tous les blancs étaient en-



LE SECRET DE L'ÎLE BLEUE

Suffoqué, Ralph bondissait en avant se ruant à travers les broussailles. (P. 285, col. 1.)

qui se joignaient, se pénétraient, formant un nuage qui se resserrait, se durcissait en quelque sorte...

Et à travers ce brouillard sinistre, comme une illumination faite de guirlandes d'étincelles qui couraient, roulaient, non pas des flammes, mais une lueur intermittente, parfois éclatante jusqu'à la fulguration, ailleurs terne comme le feu qui couve sous la cendre...

C'était de ces guirlandes que sortait cette fumée ininterrompue qui s'épandait en une nuée tourbillonnante.

Et cette nuée répandait une odeur exquise, douce, alanguissante qui saisissait au cerveau, enivrait, affolait...

Ralph s'était dressé, eut une révolte de

dormis, il avait, sur vingt points différents, allumé le bout des lianes.

Et, à quelque distance, Vo-Huto attendait que l'œuvre fût accomplie... non pas de meurtre. Car s'il voulait ces hommes, ce n'était pas à l'état de cadavres, mais vi-

Les Premiers Boy-Scouts

de France

Nous avons déjà dit ici avec quel enthousiasme avait été accueillie par les lecteurs du Journal des

De tous côtés se sont manifestées des bonnes volontés, de toutes parts nous sont venus des encouragements et des adhésions.

Et certains, dont il faut louer l'ardeur et l'initiative, ont grandement aidé au succès de cette entreprise en constituant sans plus attendre des premiers groupements.



LES PREMIERS BOY-SCOUTS DE FRANCE

Une section du corps des « Jeunes Éclaireurs » organisé à l'Ecole des Roches à Verneuil-sur-Avre.
(Cliché A. Barrier.)

vants, bien vivants... Engourdis, enivrés, incapables de se défendre, ils seraient saisis, enchaînés, plongés dans ces cavernes d'où, aux jours de ripaille, ils seraient extraits un à un pour les joyeux festins des cannibales... Chippewitt n'avait pas deviné cette trahison !...

Mais Ralph n'était pas encore tombé.

Il comprenait, il devinait l'horrible piège dans lequel les blancs s'étaient laissés prendre... Les idées tourbillonnaient dans sa tête, il luttait contre l'ivresse qui le prenait aux méninges... mais il luttait, il voulait lutter...

Il bondissait en avant, se ruant à travers les broussailles, coupant, brisant de l'arme qu'il avait aux poings les lianes et les branches qui s'éparpillaient en étincelles... Tenant haut la tête, il arrivait à humer, au-dessus de la fumée, quelques bouffées d'air moins chargé de miasmes délétères... Deux hommes encore le suivaient, titubant, aveuglés, étouffés, mais mus quand même par un reste d'excitation vitale tandis qu'il criait, d'une voix étranglée, glapissante :

« En avant ! Quand même et tous les jours !... »

Et comme, par une chance suprême, il s'était instinctivement dirigé vers l'issue par laquelle il avait été amené, soudain il sentit sur son visage le fouettement de l'air salin, pur, vivifiant, il tendit vers l'espace, vers le large, vers la liberté, ses bras ensanglantés... et s'écroula sur la roche, brisé, à demi mort de fatigue et de douleur !...

(A suivre.) JULES LERMINA.

Voyages l'idée de créer en France des groupements analogues à ceux des Boy-Scouts d'Angleterre.

Chez les noirs Africains



BIJOU IMPROVISÉ

Les sauvages ne sont pas très exigeants dans le choix de leurs parures. Cet indigène de l'Afrique Centrale en est une preuve. Ne s'est-il pas orné le lobe de l'oreille avec une petite boîte de fer-blanc qu'un explorateur abandonna dans la jungle ? Et ne lui dites pas que ce pendant ne vaut pas un sou ! Il vous prendrait pour autant d'envieux.

C'est ainsi que, dès le début de notre propagande, un des collaborateurs les plus précieux de l'œuvre, et qui ne lui ménagea pas son dévouement, M. Bertier, directeur de l'Ecole des Roches, a organisé une petite troupe, se réservant d'admettre dans cette compagnie de « Jeunes Éclaireurs » les plus méritants d'entre ses élèves. Il a eu la bonne fortune de pouvoir donner comme instructeur à ses jeunes gens un ancien sous-officier de Baden Powell, tout pénétré des idées qui ont présidé à la formation des Boy-Scouts en Angleterre. Déjà son initiative a été imitée, son exemple suivi et si nous ne donnons ici que la photographie de ce premier groupe de Jeunes Éclaireurs, c'est qu'il est juste de rendre hommage à ceux qui auront été les premiers Boy-Scouts de France.

Les vaillants petits Français de l'Ecole des Roches se sont entraînés déjà et avec beaucoup d'enthousiasme à de petites manœuvres, à des exercices de tir et de camping, à des exercices d'observation, à la lecture des cartes et à l'effort moral quotidien.

Déjà ils ont couché en plein air, roulés dans des couvertures et ils vont acheter des tentes qui leur permettront de pratiquer plus souvent la véritable vie de campement, si amusante, si fortifiante et si propre à développer chez les jeunes gens, en même temps que l'esprit de solidarité, toutes les qualités qui font le véritable homme d'action.

Ceux de nos lecteurs qui ont le désir de faire de même et de former des corps de jeunes éclaireurs trouveront les conseils et instructions nécessaires dans le « Plan d'organisation » qu'a rédigé le lieutenant de vaisseau Benoit, promoteur de l'idée.

Nous enverrons franco sa brochure contre la somme de 0 fr. 60 adressée en timbres-poste français au Journal des Voyages, 146, rue Montmartre, Paris.

PIERRE CHANPAULT.

LES MILLE ET UNE AVENTURES

Les Coureurs

de



« Llanos »

par

HENRY LETURQUE



Au Venezuela une bande de pirates, les Rojos du chef El Rayo, veulent le trésor du riche propriétaire don Yago et ont dans ce but capturé sa nièce Carmencita et son frère Fernando. Mais ceux-ci sont délivrés par une poignée de braves gens : Gaspard de Larance, condamné jadis injustement et qu'une circonstance fortuite a fait échapper du bagne, son frère de lait Fred, l'ex-Rajo Francisco, les Indiens Jap et Angostura. Ils ont également sauvé le trésor de don Yago.

El Rayo a été fait prisonnier à son tour. Jap et ses amis l'emmènent à la limite du domaine d'Orioul. Voici une clairière : « Nous sommes arrivés ! »

CHAPITRE XI (Suite.)

EN l'entendant, Gaspard et Fred se sont regardés d'instinct; on dirait que la voix de leur compagnon est... mouillée.

Reproduction et traduction réservées. Voir les nos 755 à 771.

Mœurs & Coutumes Polynésiennes

Noms et Surnoms commémoratifs

Les peuples primitifs qui n'ont pas d'écriture conservent généralement le souvenir des faits historiques par des contes, des chants ou des récits légendaires qui se transmettent de bouche en bouche et d'âge en âge. Mais, d'autre part, certains événements sont parfois résumés dans un proverbe ou un dicton, dans une plaisanterie ou une simple appellation.

C'est ainsi que chez les Tahitiens les petits faits relatifs à l'histoire des particuliers, chefs, rois ou simples mortels, sont, à l'heure qu'il est encore, commémorés par un changement de nom. M. Paul Huguénin, qui fut directeur des écoles de Raiatea, a publié dans le *Bulletin de la Société neuchâteloise de géographie* une importante étude sur les mœurs et coutumes des indigènes des îles de la Société dans laquelle il signale ce fait curieux que chez les Polynésien il n'y a pas de nom de famille.

A sa naissance, chaque individu reçoit de ses parents un nom significatif celui d'un grand roi, d'un dieu, ou bien un nom rappelant une circonstance relative à la naissance, comme *Tetua*, le dos, le bébé qui tette, *Te tua ile roi*, le dos dans le lit, *Ruru*, trembler, *Tani*, le nourrisson, *Teuira*, l'éclair, *Maunini* douleur, *Teuru*, le maiore, *re rou*, la perche pour cueillir le maiore, *Terao*, la fourmi, etc.

Dès que l'enfant est né, il se présente une commère pour l'adopter en lui donnant un autre nom, plus pompeux que le précédent; *Teru*, le roi; *Tehaarmana*, le puissant, *Taarod* (nom d'un dieu), *Hina* (nom d'une déesse), etc.

Dès lors, l'enfant est connu sous ces deux ou trois noms auxquels on ajoute celui du père ou du père adoptif au moyen de la particule copulative a. Ainsi : *Teipo* (la chérie) a *Taumilhu*;

A la parole du jeune Indien, Francisco s'est retourné, et, d'un geste, commande l'arrêt à son ancien chef.

« Ah ça ! que me veut-on ? » rugit celui-ci.

Jap regarde les deux Français et leur dit :

« Mes amis vont savoir. »

Il vient ensuite se mettre en face du bandit et lui demande :

« Tu ne me reconnais pas, El Rayo ? Je suis le portrait de ma sœur. »

L'autre le regarde et ne répond à sa question que par un haussement d'épaules.

« Tu ne reconnais pas non plus l'endroit où, il y a soixante lunes, tu as commis une lâcheté ? »

Un pli creusé sur le front du bandit semble indiquer un effort de mémoire.

« Oui, fait Jap, tu cherches et tu ne te souviens pas. Pour toi, dont dix ans de pouvoir ont été dix ans de crimes, un de plus ou de moins est sans importance.

« Attends un peu, je vais aider tes souvenirs et rappeler les faits. »

Sa main droite s'étend vers des murs en terre, délabrés, vestiges d'habitations, sans doute.

« C'est ici que vivait la tribu des Guaïcas : vingt tentes sous les ordres d'un chef. Ils se livraient à la culture des plantes à caoutchouc et en récoltaient la gomme pour le compte de don Yago Cristobal, le proprié-

taire de la forêt. Ils étaient heureux, car don Yago était un bon maître, et son mayordomo, Domingo, un homme juste.

« Un jour, la fille du chef fut envoyée par sa mère porter une corbeille d'amandes sauvages à la señora Cristobal; elle ne revint plus.

« En route, elle avait rencontré un homme, qui, après avoir tenté de s'emparer d'elle, la précipita dans le rio pour étouffer ses cris.

« En un clin d'œil, la pauvre enfant fut dévorée par les caïmans.

« Tu ne connais pas ce misérable, El Rayo ?

— Carai ! fait l'autre, cynique jusqu'à l'excès, je crois, en effet, me souvenir d'une aventure de ce genre.

— Oui, c'était bien toi, une femme de la tribu t'avait vu et vint en informer le chef.

« Il partit aussitôt pour voir Domingo et lui demander vengeance, car il te savait toujours entouré de bandits et impossible à approcher. Mais le mayordomo lui fit comprendre qu'on ne s'attaquait pas à un homme qui, comme toi, avait sous ses ordres une troupe de police, devant qui les gouverneurs des Etats tremblaient, car ils te savaient l'exécuteur des basses œuvres du tyran.

« Désolé, le chef revint ici, et, une heure plus tard, il partait, abandonnant le pays où sa fille avait été la proie d'un monstre à face humaine.

« Toute la tribu le suivit; mais avant le départ, le fils du chef, qui avait alors seize ans, jura de venger sa sœur et fit le serment du *curare* ¹.

« Regarde cet arbre, là-bas, et tu verras sur son écorce la première lettre de ton nom traversé par une flèche. »

Il montre, à vingt pas de là, un arbre à écorce lisse comme celle d'un hêtre.

A quatre pieds du sol, un R et une flèche en travers de la lettre sont gravés dans l'écorce.

« El Rayo, tu dois savoir que jamais Indien n'a manqué au serment du *curare*.

« Le fils du chef, c'est moi. »

Il se tourne vers les deux Basques, qui, déjà, lui serrent la main, et leur dit :

« Maintenant, mes amis savent. »

Puis, s'adressant de nouveau au chef des Rojos :

« Quand je t'ai vu pour la première fois, j'ai demandé à mes amis blancs de ne pas te tuer, et Gaspard, celui dont les balles ont coupé les lanières de cuir quand tu faisais prendre le bain de la poule au vieux Domingo, a bien voulu t'épargner.

« Alors je croyais que l'heure de la vengeance était sonnée.

— Est-ce que ta montre avançait ? » demande l'autre, railleur.

Toujours calme, Jap continue :

« Depuis, j'ai vu la señorita Carmencita, la fille de mon ancien maître, je me suis souvenu que sa mère avait été bonne pour nous, et j'ai pensé que j'abandonnerais ma vengeance, si tu voulais rendre à la señorita

¹. Poison dans lequel certains Indiens trempent la pointe de leurs flèches.

Jap recommence sa tactique, et El Rayo, une seconde fois, lance sa navaja, mais à hauteur du ventre.

« De la sorte, pense-t-il, il ne m'échappera pas.

« Carajo ! il est donc en caoutchouc ? »

Ce juron dit la rage du colosse.

Loin de se baisser, Jap a bondi en l'air et le couteau a passé sous lui.

Une troisième attaque, il s'allonge à terre au moment où la navaja frôle ses côtes.

Il est déjà relevé, saute sur le couteau, et, d'un seul coup, l'enfonce dans le sol jusqu'au manche.

C'était son droit.

Puis agile comme un félin, il contourne le cercle et arrive du côté opposé à El Rayo au moment où celui-ci se penche pour reprendre son couteau.

L'arme ne vient pas et semble résister.

« Caramba ! dans quoi diable cet animal-là a enfoncé ma navaja ? »

Le chef se baisse, le dos tourné à Jap.

« Mil demonios ! il l'a piquée dans une racine. »

Dans l'effort qu'il lui faut faire pour retirer le couteau, il se penche un peu plus.

« Aïe ! » crie-t-il tout à coup.

Et, au même moment, il s'affaisse sur sa jambe droite.

Mettant à profit la position occupée par son adversaire, qu'il avait amené là par une ruse à lui, Jap a lancé sa navaja en plein jarret droit d'El Rayo, puis s'élançant à travers le cercle, il est arrivé sur le bandit avant que celui-ci ait eu le temps de retirer l'arme de sa jambe.

L'Indien s'en empare, et, en deux coups de couteau, il coupe les deux jarrets du chef.

El Rayo tombe sur le dos, ses mains s'agitent pour saisir son vainqueur et le broyer en une pression formidable. Elles ne

rencontrent que le vide et sont elles-mêmes enserrées brutalement.

Aussi habile qu'un gauchon des pampas à manier le lazo, Jap a lancé le sien au-dessus de ces doigts qui s'ouvrent et se referment en gestes de rage impuissante. La boucle est tombée autour des poignets, une traction subite a serré le nœud coulant et ramené les bras au-dessus de la tête.

Une demi-clef, le nœud est fixé.

Gaspard, Fred, Francisco et... Pirai accourent pour féliciter le vainqueur.

L'Indien les éloigne de la main et leur crie :

« Qu'est-ce ? demande Gaspard à Francisco.

— Un supplice auprès duquel être dévoré par les caïmans doit sembler le paradis, » répond l'autre.

Jap, attelé à son lazo, commence à s'éloigner en traînant le bandit. Il se dirige vers le rio, le longe et ne tarde pas à disparaître dans le fouillis des arbres.

Ce sont maintenant des palétuviers et le sol est couvert d'une herbe drue sur laquelle glisse le corps du chef des Rojos.

Effrayés par les cris du misérable, les ortolans, les tourterelles, les grandes aigrettes, seuls hôtes volants de ces solitudes, s'enfuient à tire-d'aile.

Pendant deux heures coupées de quatre arrêts, l'Indien a suivi la rivière ; maintenant, il s'enfonce dans la forêt.

L'herbe disparaît, la végétation parasitique se fait plus rare, et, bientôt, sous les mangliers, le sol, nu, humide, devient glissant. Jap s'arrête et prête l'oreille.

Là-bas, un peu sur la gauche, des bruits singuliers se font entendre : on croirait de petites détonations sourdes :

Cloc ! cloc ! cloc !

Elles semblent sortir de terre, et, dans le silence de la forêt, elles ont le caractère effrayant du mystérieux.

Une odeur de bois mort, parfois odeur cadavérique, vous prend à la gorge.

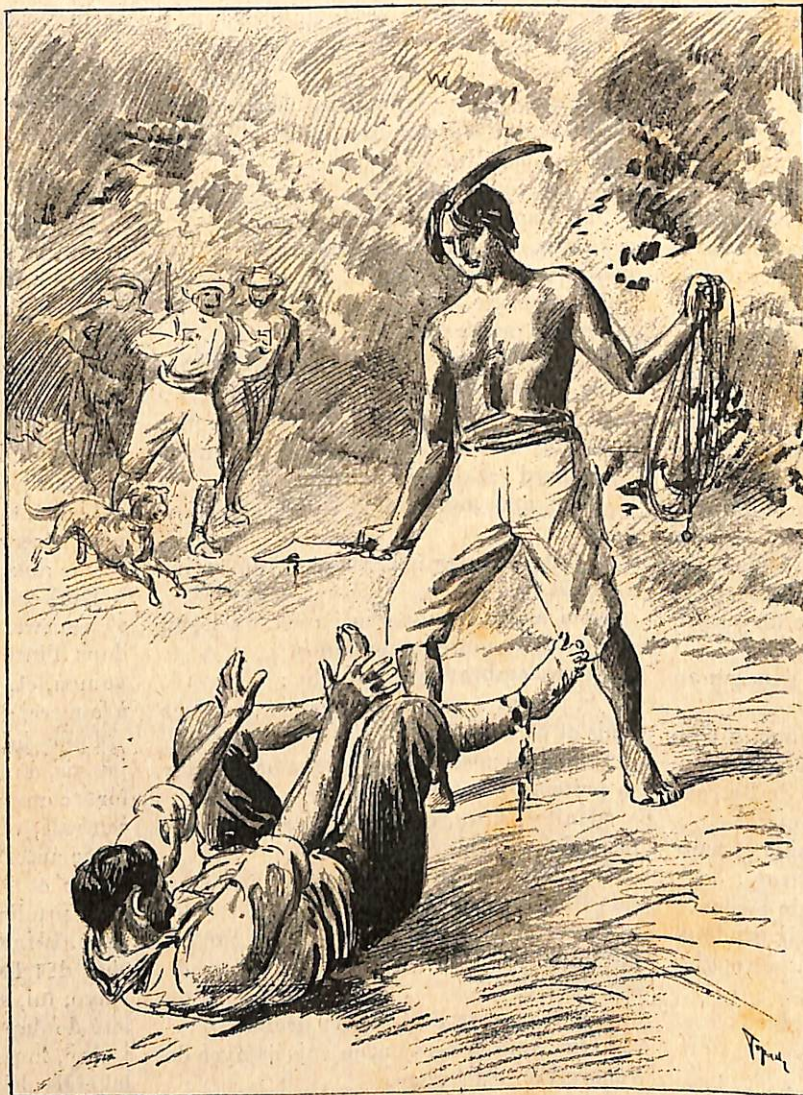
« Bon, fait l'Indien, nous arrivons. »

Il repart, mais il lui faut, à présent, marcher avec mille précautions, car le sol, vaseux, cède sous les pas, et c'est en posant les pieds, de-ci de-là, sur les racines s'enchevêtrant au ras du sol, formant des sentiers courant en arabesques capricieuses, qu'il trouve une surface solide. A droite et à gauche de ces sinuosités, c'est l'enlize-

ment, la mort lente, horrible de l'être qui s'enfonce dans la vase sans pouvoir s'accrocher à quoi que ce soit, dont la poitrine est comprimée sous la pression continuelle d'une boue qui semble monter, étreint la gorge du malheureux, pénètre dans ses yeux grands ouverts de l'épouvante dernière d'une agonie terrible.

(A suivre.)

HENRY LETURQUE.



LES COUREURS DE LLANOS

El Rayo tombe sur le dos, ses mains s'agitent pour saisir son vainqueur. (P. 288, col. 1.)

« Non ! attendez-moi ici. Le misérable s'est repu, seul, des souffrances de Fleur-d'Indigo, seul, Jap le verra se tordre sous les pinces des soldats de marais. »

C'est, on s'en souvient, le genre de mort auquel avait pensé El Rayo pour celui dont la balle avait coupé les lanières soutenant Domingo au-dessus du torrent.

Nos Romanciers

Le Journal des Voyages a toujours su s'attacher les écrivains les plus réputés et réunir les noms des auteurs les plus aimés du public. C'est ainsi qu'il fait paraître

AUJOURD'HUI

de captivants récits signés de

RENÉ THÉVENIN — GEORGES LE FAURE — JULES LERMINA
HENRY LETURQUE

DANS SIX SEMAINES

il commencera la publication sensationnelle de trois œuvres passionnantes écrites par
Les Trois Maîtres du Roman d'Aventures,

LOUIS BOUSSENARD, PAUL D'IVOI, CAPITAINE DANRIT